

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# M. OLIER,

FONDATEUR DE SAINT-SULPICE.

---

La vingt-troisième session du concile de Trente fut tenue en juillet 1563, durant le pontificat de Pie IV. Dans cette session la doctrine catholique sur le sacrement de l'Ordre, dans tous ses degrés fut discutée au long, mais définie avec précision ; les opinions erronées des prétendus réformateurs fut condamnée et enfin par le 13<sup>e</sup> chapitre du décret de *Réforme* la fondation de séminaires diocésains enjointe formellement.

Ce décret néanmoins, par suite du malheur des temps demeura, près d'un siècle, lettre morte à l'exception de ce que fit S. Charles Borromée et après lui S. Vincent de Paul. S. Charles avait pris une part active aux travaux du concile, et avec le zèle ardent qui le consumait travailla ensuite à mettre en pratique les décisions du concile dans son propre diocèse et partout ailleurs où s'étendait son influence.

Son exemple, pourtant, ne produisit point les effets qu'on avait droit d'attendre d'un homme de son rang et de sa haute sainteté. Aussi tard que la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les souverains pontifes Benoît XIII et Benoît XIV eurent à recommander avec instance même aux évêques d'Italie de prendre enfin des mesures efficaces pour remplir les vœux des Pères du concile.

Lorsque nous jetons les regards sur l'histoire de l'Église de France au temps de S. Vincent de Paul et de M. Olier, nous ne pouvons nous empêcher de regarder ces deux hommes illustres, comme les instruments destinés par Dieu à réduire en pratique l'important décret du saint concile de Trente sur l'établissement des séminaires. Ces deux grands serviteurs de Dieu étaient contemporains l'un de l'autre, mais M. Olier était de beaucoup le plus jeune, et regardait toujours S. Vincent de Paul comme son père et directeur spirituel.

S. Vincent fonda la "congrégation des Prêtres de la Mission," dont la fin principale est d'assurer d'abord leur propre sanctification,

ensuite celle des fidèles confiés à leurs soins et enfin de former aux connaissances et vertus sacerdotales les jeunes lévites qui se destinent au service de l'autel.

M. Olier fonda la "Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice," dont les membres, depuis près de deux siècles et demi, consacrent toute leur énergie presque exclusivement à l'éducation des élèves du sanctuaire dans les séminaires diocésains. Leur succès durant cette période montre que la bénédiction du ciel était accordée à l'entreprise de M. Olier et qu'il a été choisi, dans les desseins de Dieu, afin de former à l'Église des moyens durable pour l'éducation et la sanctification du clergé séculier de sa propre patrie et indirectement aussi de plusieurs autres pays.

Jean-Jacques Olier naquit à Paris en 1608. Son père joussait d'une fortune considérable et d'une influence encore plus grande ; il occupait un poste distingué dans le gouvernement et n'eut, grâce à cela, aucune difficulté pour procurer à son fils encore en bas âge, plusieurs bénéfices considérables dans différentes parties de la France. L'enfant n'avait encore que sept ans lorsque, un jour, en assistant à la messe, il fut frappé d'une manière extraordinaire par la pensée que le pieux auteur de l'Imitation a si bien rendue en ces termes : " Oh ! quelle ne devrait pas être la pureté des mains, de la bouche et du corps tout entier de celui qui reçoit si fréquemment l'Auteur de toute pureté ! "

Cette pensée, disent ses biographes, fit une telle impression sur le jeune enfant qu'elle ne le quitta plus jamais, et lui inspira finalement d'abord le désir, puis la résolution de pourvoir l'Église de France d'un clergé instruit et zélé, profondément pénétré de l'esprit de sa vocation sainte, et détaché de l'amour du monde et de ses fausses maximes.

M. Olier passa la plus grande partie de sa jeunesse à Lyon ; il y reçut la meilleure éducation que cette ville pût alors fournir à un jeune homme de distinction. A l'âge de dix-sept ans, il retourna à Paris et entra dans la fameuse université de cette ville. Là il déploya les talents les plus brillants, suivit avec grand succès le cours de philosophie et s'attira l'admiration et les applaudissements de ses condisciples et de ses maîtres.

Il étudia la théologie à la Sorbonne, et il y eut pour professeurs quelques-uns des hommes les plus justement célèbres de cette école fameuse. Son père lui ayant procuré, sur les entrefaites, des bénéfices ecclésiastiques de plus en plus riches, le jeune abbé se mit dès

lors à prêcher. Il réussit à se faire applaudir, mais ses prédications ne produisirent, paraît-il, que peu de fruits. La raison en était, ainsi qu'il le dit lui-même, " que, suivant la mode, il prêchait de beaux sermons, pleins de figures de rhétorique et de vains ornements de toute sorte, mais dans lesquels ne se trouvait pas un mot destiné à blâmer les passions et les vices d'un monde orgueilleux et cupide."

Pendant quelque temps il fréquentait même un certain nombre de jeunes ecclésiastiques mondains, ses amis, et prenait part à leurs vains et dangereux amusements. Mais il ne devait point poursuivre longtemps ce genre de vie. Du reste, même pendant cette période de sa vie, le jeune abbé ne se réalcha point entièrement dans sa dévotion envers la Sainte-Vierge, et c'est à la protection de cette bonne mère qu'il fut redevable de sa conversion dans des circonstances tout à fait miraculeuses.

Vers l'âge de vingt ans il se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans la connaissance de l'hébreu, avec l'intention d'arriver de la sorte à un poste éminent de la Sorbonne ; mais, à Rome, sa vue s'affaiblit au point qu'il se vit menacé de cécité complète et que les oculistes les plus habiles se déclarèrent incapables de le guérir. Dans son affliction il se souvint de sa patronne céleste, et partit aussitôt pour se rendre à pied au sanctuaire de Lorette, éloigné de Rome d'une centaine de milles. Ce long et pénible voyage lui causa une fièvre maligne ; mais, en dépit de ses souffrances, il continua sa route et parvint à se traîner jusqu'à la sainte maison. A peine se fut-il prosterné devant l'image de celle que l'Église invoque sous titre de "Secours des Infirmes," que deux grands miracles s'opérèrent par l'intercession de Marie : le fervent pèlerin se trouva subitement guéri de sa fièvre, et recouvra sa vue au point de ne plus jamais ressentir la moindre trace de son infirmité.

Mais il reçut en même temps deux faveurs bien plus précieuses encore ; la grâce d'une conversion sincère et le don d'oraison que Dieu en ce moment versa dans son âme avec une abondance prodigieuse.

Sa première pensée dès lors était d'embrasser la vie austère et pénitente des Chartreux ; mais après de longues prières, des actes nombreux de pénitence et des visites fréquentes faites à différents sanctuaires de la Sainte-Vierge pour connaître la volonté de Dieu, à son égard, il crut avoir des preuves évidentes qu'il était appelé à devenir prêtre séculier. Pour son grand bonheur et celui de l'Église

il prit dès lors S. Vincent de Paul comme confesseur et guide spirituel,

Le saint l'envoya tenir compagnie à plusieurs des prêtres de sa congrégation dans différentes missions qu'ils donnaient, et il travailla dans cette nouvelle sphère avec autant de zèle que les missionnaires, ses guides. Comme il avait des revenus considérables il contribua puissamment de ses deniers à défrayer les dépenses de ces missions, et ne manqua pas de procurer tous les secours spirituels aux districts qui relevaient de sa juridiction. De l'avis de S. Vincent de Paul il fut ordonné prêtre en mai 1633; il avait alors vingt-cinq ans. Afin de mieux se préparer à célébrer dignement sa première messe, il fit une retraite d'un mois entier après son ordination, et interrompit à cet effet ses études et ses œuvres de charité.

Et ce ne fut qu'après cette retraite d'un mois qu'il osa offrir le saint sacrifice de la messe pour la première fois. Depuis ce jour la dévotion au Dieu eucharistique et à sa sainte mère semble avoir entièrement pris possession de son âme.

S. Alphonse de Liguori peut être regardé comme le nouvel apôtre de la dévotion au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge. Par ses sermons et par ses écrits il travailla sans relâche à allumer ces deux dévotions dans les cœurs de ses compatriotes et même de tous les fidèles. Ce que S. Liguori, fit en Italie M. Olier s'efforça avec beaucoup de succès à le produire en France près d'un siècle plutôt.

Sous plusieurs rapports ces deux grands serviteurs de Dieu se ressemblaient beaucoup; mais cette ressemblance est surtout frappante par la dévotion au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge. En ce point, et même en toute manière, la vie de M. Olier est une leçon très édifiante et très instructive pour les prêtres séculiers, auxquels, en outre, il présente dans ses ouvrages des moyens admirables d'entendre la perfection de leur état. Cet homme de Dieu se distingua principalement par son esprit de sacrifice, son humilité et son zèle pour le salut des âmes; et ces vertus, il travailla avec un succès remarquable à les inspirer aux séminaristes qui eurent le bonheur inappréciable d'être formés par cet homme appelé par Dieu à poser les fondations des séminaires de France.

On peut affirmer avec assurance que M. Olier eut une vision miraculeuse qui l'avertit qu'il était destiné par Dieu à cette œuvre importante. Dans une réunion de la congrégation des Rites, le sous-promoteur de la Foi déclara positivement "qu'on ne saurait douter de la vérité de cette vision."

M. Olier trouva dans le Père de Coudreu et dans S. Vincent de Paul des amis dévoués et des guides sûrs et capables de le diriger dans les démarches qu'il dut faire pour accomplir l'œuvre à laquelle il était appelé. Tous deux étaient animés de l'esprit de Dieu et tous deux soupiraient après le temps où l'Église posséderait un sacerdoce digne de sa haute vocation. Ils connaissaient les talents et les vertus de leur jeune protégé ; ils savaient à quel point l'Église de France avait besoin de se régénérer par une éducation solidement sacerdotale à donner aux jeunes lévites. Sans tarder ils favorisèrent de toute leur influence les plans de M. Olier.

Conséquemment, en 1642, aidé de deux confrères, M. de Foix et M. Ferrier, celui-ci ouvrit un séminaire à Vaugirard, alors petit village près de Paris. Bientôt il eut vingt élèves et, en peu d'années, la nouvelle institution produisit des effets vraiment merveilleux.

Sur ces entrefaites M. Olier avait été nommé curé de la paroisse de Saint-Sulpice ; il n'accepta la charge que dans l'espoir d'y trouver une plus grande facilité à développer l'œuvre des séminaires. Il transféra aussitôt son établissement de Vaugirard à Saint-Sulpice, et, dès lors, le nom de cette paroisse s'attacha à la nouvelle œuvre. Bientôt, de toutes les parties du royaume, des ecclésiastiques de tout rang, et même des prieurs, des chanoines, des docteurs et des bacheliers en théologie vinrent se préparer, dans cette maison, par une vie de prière et d'étude à recevoir dignement les saints ordres. Dix ans plus tard M. Olier put informer le Souverain pontife que le séminaire avait déjà donné à l'Église plusieurs évêques et autres dignitaires.

L'affluence de sujets devint si grande qu'on dut commencer, dès les premières années, un bâtiment neuf et splendide, qui fut terminé vers 1650. Le double but de M. Olier, en bâtissant ce séminaire, était de fournir au plus tôt des missionnaires compétents et zélés, et d'établir une société de prêtres savants et vertueux pour continuer et étendre l'œuvre de l'éducation des jeunes élèves.

Le zélé fondateur ne cessait de répéter à ses élèves qu'un prêtre dépourvu de science ne pourrait jamais faire grand bien dans l'Église. Aussi se donna-t-il beaucoup de peine pour que les séminaristes qui étaient mis sous sa direction fussent instruits solidement en philosophie et en théologie. "L'Église," leur disait-il souvent pour stimuler leur ardeur, "l'Église est un corps dans lequel les prêtres forment les yeux du vaisseau dont ils sont les pilotes, une école où il sont maîtres. Au confessionnal, ils sont appelés à

prononcer des sentences sur des questions de la plus haute importance ; dans la chaire, ils ont à instruire les savants aussi bien que les ignorants. Cependant, ils doivent surtout être des hommes intérieurs, car alors ils puisent à la source de toute vertu et trouveront un moyen infaillible pour arriver à la perfection sacerdotale." Inutile d'ajouter que c'est dans une tendre dévotion au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge qu'il promettait à ses élèves le plein succès de leurs efforts.

Il tâchait aussi d'inspirer ses séminaristes d'un vrai amour pour la sainte Ecriture. Lui-même ne lisait jamais l'Ecriture sainte qu'à genoux et la tête découverte ; dans sa chambre, la sainte Bible était exposée sur un espèce de trône ; il y tournait ses regards en entrant et en sortant, car il y vénérât l'Esprit-Saint qui l'a inspirée.

A ses confrères au nombre de trente à quarante, tous remarquables par leur science et leur piété, il avait coutume de dire : " Honorer Dieu, aimer Jésus et Marie, porter avec patience et amour la croix qu'il veut bien partager avec nous, se regarder comme le serviteur de tous . . . voilà ce que doit faire un prêtre du séminaire de Saint-Sulpice." Tel est l'esprit que M. Olier s'efforçait de cultiver chez les maîtres et les élèves de son séminaire, et, par là, nous pouvons facilement concevoir comment cette maison ressemblait à une communauté religieuse dans sa première ferveur.

Son œuvre était manifestement bénie de Dieu ; aussi ne tarda-t-elle pas à se répandre ; plusieurs évêques de France s'empressèrent de l'étendre à leurs diocèses. Dans l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris en 1651, un des confrères de M. Olier présenta un mémoire pour expliquer le but de de cette œuvre, ses règles et ses constitutions. Ce mémoire avait pour titre : " Projet de l'établissement d'un séminaire dans un diocèse." Il fut examiné avec soin par les évêques, hautement approuvé et béni par eux, et des mesures efficaces furent prises pour en suivre les suggestions dans la formation de séminaires diocésains partout en France.

Les demandes faites par les évêques furent si nombreuses que M. Olier ne put en satisfaire qu'une faible proportion. Ceux des prélats qui ne purent obtenir de prêtres de Saint-Sulpice demandèrent du moins tous les renseignements et directions possibles pour organiser par eux-mêmes ces maisons dans leurs diocèses.

L'œuvre ainsi inaugurée il y a près de 250 ans continue jusqu'à ces jours à produire les plus heureux résultats. Aujourd'hui même, les Sulpiciens dirigent, en France, avec la haute approbation des

évêques, les séminaires de Paris, de Lyon, de Toulouse, de Bordeaux, d'Autun, d'Avignon, d'Orléans, de Limoges, de Dijon, de Clermont, d'Aix, de Metz et de beaucoup d'autres villes.

Tous le monde sait ce que M. Olier et les Sulpiciens ont fait au Canada, depuis deux siècles et demi pour la religion et la civilisation, leur œuvre s'étend aux Etats-Unis, où déjà ils dirigent le séminaire de Baltimore et celui que Mgr Williams, archevêque de Boston, a fondé il y a peu d'années dans cette dernière ville. Le séminaire de Boston a pour supérieur le Père Hogan, théologien distingué venu de Paris, où il avait succédé dans la chaire de théologie au célèbre M. Carrière.

Le vénérable Joseph Liberman, le Père Lacordaire et Mgr Dupanloup lui-même, devaient leur éducation à Saint-Sulpice. Grand nombre d'archevêques et d'évêques de France, et plusieurs de ceux d'Amérique (Mgr Fabre, archevêque de Montréal entre autres) ont fait leur séminaire à Saint-Sulpice. Cette illustre société a produit également bon nombre d'écrivains distingués, dont les ouvrages embrassent la théologie, le droit canon, l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, et la philosophie. Carrière, Sicard, Bruyère, Vallet, Mamier, Gausselin, Le Hir, Vigouroux, Bacnez, Trousoy et d'autres forment une couronne qui fait honneur au fondateur de Saint-Sulpice.

M. Olier rendit le dernier soupir entre les bras de S. Vincent de Paul; il mourut à l'âge peu avancé de quarante-huit ans, mais, en peu de temps, il avait fourni une longue carrière et il fut invité à entrer dans la joie de son Seigneur pour se reposer de ses travaux et recevoir la récompense qu'il avait méritée par son dévouement à Dieu et à sa sainte Église.

ANDRÉ B.

## LA FEMME DE BON SENS ET BIEN INSTRUITE.

---

Le christianisme, en renouvelant la face du monde, a placé la femme dans une condition sociale dont elle n'a cessé de se montrer reconnaissante et satisfaite. Dans les temps primitifs, elle, a montré sa reconnaissance par son mépris des supplices des proconsuls, comme l'attestent, plus nombreux que les ossements des hommes, ceux que les martyres ont légués aux catacombes de Rome ; et, souvent, si des hommes n'ont pas faibli au milieu des tortures, c'est parce que les femmes les encourageaient par leurs exhortations et les soutenaient par leurs exemples. Lorsque les premières persécutions furent terminées, la femme a montré sa reconnaissance par ses efforts pour vaincre l'ignorance et la grossièreté des Barbares du Nord ; ce sont des femmes qui ont fait entrer, dans la communion chrétienne, la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne et la Russie.

Aujourd'hui la femme montre sa reconnaissance par son attachement et sa fidélité à la religion. Enfin la femme chrétienne a montré et montre sa satisfaction de la condition où elle est placée par l'accomplissement de ses devoirs selon les exigences de son état social.

On a dit jusque vers le milieu de notre siècle : les femmes sont égales entre elles, et, de cette égalité, personne ne se plaignait. Mais il y a une cinquantaine d'années, une école, soi-disant philosophique et humanitaire, a commencé à dire : l'égalité des femmes entre elles ne répond pas aux progrès de l'humanité : il faut modifier la condition de la femme. Il y a trop de distance entre l'intelligence de l'homme et celle de la femme. L'instruction de l'homme est scientifique et pratique, celle de la femme n'est que religieuse et mystique, de là, une infériorité intellectuelle qui doit cesser. Il faut élever, par l'instruction scientifique, l'intelligence de la femme au niveau de l'intelligence de l'homme, afin qu'ils se comprennent dans les actes de la vie sociale et passent, en bonne harmonie, la vie privée. Il faut combler cette lacune et rapprocher une distance qui n'a pas de raison d'être.

Les tentatives faites à diverses époques dans certains pays de l'Europe, pour mettre en pratique cette nouveauté n'ont eu que peu de succès jusqu'à présent. Elles se sont heurtées contre une aversion et une résistance presque unanimes parmi les femmes, parce que les femmes chrétiennes constituent la presque totalité de leur sexe.

Devant cette aversion et cette résistance, l'école philosophique, c'est-à-dire franc-maçonnique, a fini par dire : Il faut que la jeune fille reçoive, en commun avec le jeune homme, la même instruction scientifique, la même éducation sans Dieu. Il faut, pour asseoir définitivement notre règne, que la totalité des jeunes générations soit coulée dans le même moule fait à notre image ; que la matière humaine ne sorte de ce moule que lorsqu'aucun objet extérieur ne pourra déformer la modification que la science lui aura donnée.

Or, le sexe féminin, que les Franc-Maçons appellent si galamment la matière humaine, le sexe féminin, ainsi modifié par la science, ne produirait de qu'un phénomène contre nature.

Ce n'est pas à dire, bien loin de là, que la femme doit rester dans l'ignorance des choses de la science. L'Écriture, en effet, nous dit que "rien n'est comparable à l'âme d'une femme de bon sens et bien instruite."

Le portrait de la femme de bon sens et bien instruite se trouve, en regard de celui de la femme frivole, dans les *Livres* où "la Sagesse même, s'exprimant par la bouche de Salomon, donne des conseils et des règles de morale qui s'adoptent aux divers états et aux diverses situations de la vie.

"En effet, dans ces livres, la Sagesse instruit les grands et les petits, les superbes et les humbles, les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs, les maris et les femmes, les pères et les enfants. La Sagesse descend même jusque dans les détails de la vie civile, et n'omet rien de ce qui peut rendre sage et honnête. On ne saurait trop étudier ces livres afin de graver dans sa mémoire et dans son cœur, les maximes que l'on peut regarder comme la morale de Dieu."

La loi chrétienne a changé la condition de la femme, mais la loi nouvelle n'ayant été que l'accomplissement de l'ancienne, ce qui était vrai au temps de Salomon est également vrai au nôtre.

De même qu'un peintre, habile en son art, fait valoir le mérite des principaux sujets de ses tableaux en opposant les ombres à la lumière, de même la Sagesse fait valoir le mérite de la femme de

bon sens et bien instruite en opposant à celle-ci la femme dépourvue de ces qualités.

La Sagesse montre l'une "demeurant ferme sur ses pieds comme des colonnes d'or sur des bases d'argent, rendant son mari content et répandant la vigneur jusque dans ses os ;" elle montre l'autre faisant, " par son agitation et son inconstance, endurer à son mari les tourments les plus insupportables, ceux qui proviennent de la plaie du cœur."

Autant la Sagesse est remplie d'admiration et de complaisance pour la femme de bon sens et bien instruite, " dont le visage est l'ornement de la maison," autant elle est dure et sévère pour la femme " qui oublie que la grâce de sa modestie est plus précieuse que l'or, et qui se laisse aller à ses caprices ou emporter par sa fougue. Celle-ci est semblable à un toit dont l'eau dégoutte sans cesse pendant l'hiver ; elle rend de même la maison inhabitable." Et la Sagesse, qui paraît avoir vu cette femme, nous dit que " sa fougue lui change tout le visage, qu'elle prend un regard sombre et farouche comme celui d'un ours, et que son teint devient noirâtre comme un vieux sac de cuir ou comme un habit de deuil."

Quoique la Sagesse condamne l'homme qui vit seul, au lieu d'établir sa maison, elle lui conseille d'habiter plutôt dans " une terre déserte qu'avec une pareille femme." Mais quel est l'homme exposé à prendre une femme qui le rendra plus malheureux que s'il habitait dans un désert ? C'est celui contre qui le Seigneur est en colère. " Or, l'homme qui garde la loi du Seigneur comme la prunelle de ses yeux, n'a pas à craindre la colère divine : il trouvera une bonne femme, c'est-à-dire un grand bien, une grâce singulière, et une source de joie." Car, la Sagesse nous en assure : " La femme vertueuse est un excellent partage ; c'est le partage de ceux qui craignent Dieu ; et elle sera donnée à un homme pour ses bonnes actions."

Cet homme aura le bonheur de jouir longtemps des avantages du don qu'il aura reçu en récompense de ses bonnes actions : " ses années se multiplieront au double, et il les passera dans la paix du cœur ; sa femme et lui s'entre-soulageront encore plus qu'un ami n'aide son ami dans l'occasion. Enfin, que ce mari et cette femme soient riches ou pauvres, ils auront le cœur content, la joie sera toujours sur leur visage, et, pour comble de bénédiction, parce qu'ils n'auront pas épargné le châtement à l'enfant, le fils écouterà son père qui lui a donné la vie, et la fille ne méprisera pas sa mère lorsqu'elle sera  
ns la vieillesse."

Ensuite la Sagesse met en contraste le sort malheureux de l'homme qui ne se marie pas avec le sort heureux de celui qui a reçu, de la grâce du Seigneur, une femme sensée et bien instruite. Depuis les premiers temps du christianisme l'Eglise exige que ses ministres et ses servantes vivent dans la chasteté parce que cette vertu, dont l'Homme-Dieu a donné l'exemple, est un des degrés de la perfection par laquelle la nature humaine peut s'élever jusqu'à la sainteté. Mais, lorsque Salomon vivait, le célibat était une sorte d'opsobre. Aussi la Sagesse dit-elle du célibataire : " Qui se fiera à celui qui n'a point de retraite assurée, qui va chercher le couvert partout où la nuit le prend, et qui erre de ville en ville comme un voleur toujours prêt à fuir."

On a, de nos jours, conservé une sorte de défiance à l'égard de l'homme célibataire. Voulant mener la vie à son aise, libre de toute charge, il ne craint pas d'être à charge aux autres, et ne se gêne pas, si l'on n'y prend garde, de se faire un chez lui de la maison de ceux qui l'accueillent. Ce sans-gêne serait peu de chose, si cet homme, inutile et occupé de lui seul, n'était qu'importun ; mais le plus souvent il est dangereux. Aussi est-il extrêmement rare qu'on attribue à des motifs louables, la condition que le célibataire s'impose. Lorsque, dans le monde, on dit d'un homme : c'est un vieux garçon, certes, on n'entend point faire son éloge.

Ces paroles, dans certaines bouches, pourraient bien n'être que l'expression d'un dépit, dont Molière a fait le sujet d'une comédie ; dépit dont on ne sait pas dissimuler l'aigreur. Mais cette exception n'infirmerait pas la règle générale posée par la Sagesse, à savoir qu'on ne doit pas se fier au célibataire, parce que, n'ayant pas de retraite assurée, il est errant et, comme un voleur, toujours prêt à fuir.

Cette comparaison du célibataire avec le voleur n'est certes pas flatteuse ; cependant elle ne signifie pas que celui-là, comme celui-ci, pénétrerait par la fenêtre dans une maison pour dérober les diamants, les bijoux et l'argenterie qui lui tomberaient sous la main. Le maître de la maison n'aurait donc pas à mettre ses richesses à l'abri de la convoitise du célibataire, mais il aurait à garantir un bien infiniment plus précieux que des diamants, des bijoux et de l'argenterie, l'honneur de son ménage. Car la présence assidue de cet intrus exposerait ce bien à plus d'un danger, dont le premier serait de fournir matière aux propos de la malignité.

Ces propos viendraient, un jour ou l'autre, aux oreilles du mari, et le rendraient soupçonneux, jaloux, injuste envers la femme qui lui est unie. La Sagesse prévoit ce qui résulterait de ces soupçons, de cette jalousie, de cette injustice; elle conseille au mari de ne point s'y "livrer de peur que sa femme n'emploie, contre lui, la malice qu'il lui aura apprise par ses soupçons mal fondés."

La Sagesse fait la belle part à la femme, car elle dit au mari que sa femme est bonne, et qu'il ne doit avoir peur qu'elle emploie la malice contre lui que s'il la lui apprend par des soupçons mal fondés.

Si le Sage conseille au mari de ne pas être jaloux de sa femme, il recommande à celle-ci de ne pas être jalouse de son mari, "car la femme jalouse est la douleur et l'affliction du cœur; sa langue est perçante, et elle se plaint sans cesse à tous ceux qu'elle rencontre; son mari est comme un homme qui prend avec lui un scorpion qui doit le faire mourir."

La femme remplie de sagesse et de vertu, c'est-à-dire la femme forte et de bon sens saura toujours détourner de son ménage de semblables dangers; "elle fera jouir d'une joie parfaite et d'une paix profonde son mari, qui, sûr de son affection et de sa fidélité; sûr d'un ferme appui où il se repose, rendra grâce à Dieu en disant: Heureux! celui qui demeure avec une femme de bon sens."

Le mari mettant alors toute sa confiance en sa femme, celle-ci répondra parfaitement à cette confiance pendant tous les jours de sa vie. "Le mari ne manquera de rien, car la femme travaillera, de ses mains sages et ingénieuses, la laine et le lin qu'elle aura cherchés avec soin pour les besoins de la famille. Comme le vaisseau d'un marchand qui porte le fruit de ses travaux chez les étrangers et qui apporte de loin le pain et tout ce qui est nécessaire à sa famille, de même la femme de bon sens fera, par son adresse et par sa prévoyance, régner l'aisance et le bien-être dans son ménage. Levée avant le jour, elle préparera et disposera tout pour que rien ne retarde le travail de ses domestiques et de ses servantes; attentive aux plus petits détails et à tout ce qui peut être avantageux, elle se conduira avec une extrême prudence, et sa vigilance ne sera pas moins admirable que son travail dont le fruit lui permettra d'acheter un champ fertile où elle plantera une vigne de ses mains, car elle aura ceint ses reins de force et affermi son bras. Se trouvant également propre pour les grandes et pour les petites choses, et profitant de tout pour s'enrichir, non par amour de l'argent, mais

par le désir de faire du bien, la femme de bon sens portera tantôt sa main à des choses fortes, tantôt ses doigts prendront le fuseau. Elle fera un linceul d'une toile fine, l'ornera de petits ouvrages de sa main, et elle le vendra." La femme de bon sens fera même le trafic, comme la femme dont parle la Sagesse en disant : " Elle a donné de même une ceinture enrichie de broderie au marchand chananéen pour la vendre en son pays, où il en tirera un bon profit pour elle et pour lui. Et, trouvant que son trafic est bon, elle tiendra sa lampe allumée pour continuer ses ouvrages pendant la nuit. En outre, pour faire honneur à sa maison, à son mari et à elle-même, elle se fera des meubles, des garnitures de lit de tapisserie, et elle se revêtira de lin et de pourpre afin d'honorer son mari, lorsqu'il sera assis au milieu des sénateurs de la terre. Et le mari de la femme de bon sens sera illustre dans l'assemblée des juges : la prudence, la sagesse, la vertu, l'habileté de sa femme le feront regarder avec respect."

Cette vie d'abnégation et de labeur de la femme de bon sens qui fait voir dans tous ses ouvrages qu'elle est revêtue de force et d'amour, cette vie sera-t-elle récompensée et comment sera-t-elle récompensée ?

La Sagesse nous fait connaître la récompense de la femme " qui n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté." Elle dit : " Ses enfants se sont levés au milieu de l'assemblée des peuples et ont publié qu'elle était très heureuse. Son mari s'est levé de même et l'a louée hautement."

Puis la Sagesse, s'adressant à son propre fils, lui dit : " Telle doit être, mon fils, la personne que vous choisirez pour votre épouse. Vous devez, dans ce choix, avoir plus d'égard à la vertu qu'à la beauté ; car la grâce est trompeuse et la beauté est vaine ; mais la femme qui craint le Seigneur, la femme sensée et vertueuse sera louée. Elle mérite véritablement des louanges, car elle est l'ornement de sa maison, comme le soleil est l'ornement du monde en se levant dans le ciel, qui est le trône de Dieu."

La Sagesse ne témoigne point de dédain envers la femme qui, pour entretenir sa maison, travaille de ses mains et fait le trafic de ses ouvrages, pour que, grâce au produit de ces travaux et de ce trafic, son mari, quoique habile à marcher de pair avec les juges et les sénateurs de la terre, ne soit point obligé de faire subsister sa famille des dépouilles d'autrui. Bien loin de témoigner du dédain envers cette femme de bon sens qui ne veut pas plus vivre aux

dépens d'autrui, qu'elle ne veut que son mari y vive, la Sagesse dit : " Donnez-lui donc des louanges à cette femme à cause du fruit de ses mains, car elle est telle que ses propres œuvres la louent devant tous ceux qui savent distinguer le vrai mérite et lui rendre justice."

Voilà la femme sensée, et si elle joint au bon sens une bonne éducation, c'est le plus excellent des partages ; car la sagesse nous affirme que " rien n'est comparable à l'âme d'une femme de bon sens et bien instruite."

Malheureusement la femme soi-disant bien instruite, façonnée comme il est de mode aujourd'hui, ne ressemble guère à la femme dont la Sagesse nous a légué le portrait. Cependant la Sagesse n'a parlé de cette femme, clef de voûte de la famille et de la société telles que Dieu les veut, ni pour un jour, ni pour un siècle, ni pour un pays ; elle en a parlé pour tous les temps et tous les pays, jusqu'à la consommation des siècles. Les fautes de la société, ses écarts des préceptes de la Sagesse ne hâteront pas d'une minute le terme immuable fixé par Dieu pour la fin du monde terrestre ; mais d'ici là, la société humaine sera plus ou moins heureuse selon qu'elle se conformera aux intentions de la providence divine qui a tout prévu et tout réglé ; plus ou moins agitée et troublée selon qu'elle substituera à la véritable loi morale, des lois plus ou moins arbitraires, factices et artificielles.

On considère aujourd'hui qu'une jeune fille est bien instruite lorsqu'elle sort d'un pensionnat avec la mémoire chargée de notions superficielles sur une grande variété de sujets, et avec des talents d'agrément auxquels on donne la prééminence sur des études propres à fortifier l'esprit et à ennoblir l'âme. On cultive à l'excès la mémoire de la jeune fille, on la pare de clinquant, mais on fait peu pour l'esprit à qui on ne donne ni le désir, ni l'habitude de la réflexion ; on ne fait presque rien pour l'âme, qu'on abandonne à la mobilité de sentiments enthousiastes et d'émotions passionnées, tandis qu'elle a besoin, pour régler ces sentiments et modérer ces émotiions, de principes fixes, de notions bien liées et bien arrêtées sur les devoirs dont l'accomplissement ne coûte rien à la beauté et à l'harmonie de la vie chrétienne.

Bien plus importante que tout le reste est cependant la connaissance de ces principes, de ces notions et de ces devoirs ; et l'on ne peut l'inculquer dans l'esprit qu'on habituant l'âme à mûrir la raison par l'observation de soi-même ; car on perfectionne l'esprit par la

culture de l'âme et non point l'âme par la culture de l'esprit. La culture de l'âme, c'est l'éducation ; la culture de l'esprit, c'est l'instruction. On confond généralement ces deux cultures l'une avec l'autre sous le nom d'instruction parce qu'elles sont véritablement inséparables. Pour façonner une femme de bon sens et bien instruite, ce trésor incomparable selon la Sagesse, il faut donc considérer son âme comme le but de l'éducation, sa mémoire et son aptitudes pour les arts d'agrément comme des accessoires.

C'est la théorie contraire qui prévaut aujourd'hui.

Voilà le vice radical de l'instruction à la mode. Les institutrices de la jeunesse n'ont point donné cette mode qui rend leur tâche passablement aride ; elles l'ont subie et la subissent encore. Qu'est-ce que la maîtresse d'un pensionnat peut répondre à une mère qui lui dit : " Donnez une instruction brillante à ma fille ; je veux qu'elle acquière de belles manières et des grâces pour qu'elle ait des succès dans le monde. Quant au surplus, son avenir me regarde."

Supposons que la maîtresse de pensionnat réponde : " Avant de donner des talents d'agrément à votre fille, il serait utile de la doter d'une éducation solide afin de fortifier son âme contre les épreuves auxquelles toute existence est exposée. Si elle avait à traverser des jours d'épreuve lorsqu'elle sera mariée, ses talents, ornements de la prospérité, ne lui seraient bons à rien, tandis qu'elle trouverait, dans la force de son âme, consolation et appui pour son mari, pour ses enfants et pour elle-même."

Eh bien ! la maîtresse de pensionnat, qui ferait cette réponse pleine de bon sens, ne reverrait jamais ni la mère ni la fille.

N'arrive-t-il pas souvent que des mères de famille, lorsqu'il s'agit du choix d'un pensionnat pour leurs filles, consultent bien plus leurs convenances et leurs goûts personnels, qu'elles n'attachent d'importance au programme scolaire et aux habitudes de l'institution ?

La vanité, la coquetterie, la frivolité, le luxe chez les jeunes filles provient une éducation négligée, le vide de l'esprit et l'impuissance de l'occuper sérieusement. La conversation dans les cercles féminins les plus à la mode fournit un exemple sensible de cette négligence. Quel est le thème de la conversation dans ces cercles ? Un chassé-croisé de plaisanteries banales, de médisances et de commérages ; rien pour l'esprit ou pour l'âme. On s'occupe des personnes absentes pour leur prêter toutes sortes de défauts et

de ridicules et, en aparté, on n'épargne pas les personnes présentes. Un propos sensé est considéré comme un hors d'œuvre, des réflexions sérieuses passent pour de la pédanterie. Des jeunes gens, qui visent à l'amabilité et aux belles manières, se mêlent à ce parlage frivole et insipide. On perd ainsi des heures entières à prodiguer des paroles indiscrètes, et l'entretien tombe dans une telle monotonie que les hommes les plus solides préfèrent le théâtre, le club et le jeu. N'est-il pas au moins présumable qu'une meilleure éducation des femmes rendrait la conversation plus attrayante et plus innocente, sans en exclure les grâces et l'abandon ?

Les grâces et l'abandon n'étaient pas bannis de cette société, la plus aimable de l'Europe, lorsqu'on enseignait aux héritières des plus nobles familles à faire la besogne de la lingerie, du réfectoire, de la cuisine, du balayage des chambres, du service à table et de l'allumage des lampes. Cet enseignement leur montrait le but de la vie qui est d'être toujours utile ; il les instruisait à ne point mépriser les pauvres ; il les gardait de croire que le travail des mains avilit ceux qui s'y livrent, et qu'il est de bon ton de ne rien faire. Mlle de Vogué excellait à faire la cuisine ; Milles d'Aumont, de Mortemart et de Damas savaient qu'il n'est point humiliant de laver la vaisselle. Il est douteux qu'on le persuade facilement aujourd'hui à Mlle Claire, sortant d'un pensionnat *fashionable*, la fille du gros marchand du coin de la rue.

La négligence de l'éducation des femmes, quelque brillante que soit leur instruction, est un premier mal d'où naissent une foule d'autres. Lorsque l'éducation des femmes est mauvaise, les ménages sont malheureux, les maris infidèles ; les célibataires se multiplient, et l'on voit décroître l'amour du foyer domestique dans lequel il y a comme le résumé de toutes les bénédictions pour la famille et la société.

Quelle n'est pas au point de vue de la famille et au point de vue social, l'importance de l'éducation des femmes. Cette moitié du genre humain est dépositaire, plus que cela, est arbitre du bonheur de l'autre moitié, le sexe qui se dit fort et qui n'est que faible sous l'influence de la femme. La divine providence a placé la femme à côté de l'homme pour qu'elle soit un ami sûr, constant et dévoué ; l'ami le plus sûr, le plus constant et le plus dévoué, qui la préserve du malheur de la solitude. Compagne assidue et fidèle du bonheur et du malheur de son mari, elle sent comme lui, elle sent pour lui, elle est une autre lui-même. S'il est froissé, meurtri dans le monde

par le choc des vanités, des ambitions et des intérêts qui s'agitent de tous les côtés, il lui confie ses déboires, sûr de trouver auprès d'elle bienveillance, consolation et encouragement. Si, à la poursuite de la fortune, les obstacles et les revers épuisent ses forces et brisent son courage, l'amitié d'une épouse est le refuge tranquille et sûr où cette victime des vicissitudes de l'existence vient réparer ses forces et ranimer son courage.

Toute femme, dans le premier élan de la nature, plaindra son mari qu'elle verra découragé, accablé, malheureux. Mais à quoi servira qu'elle le plaigne, si elle est incapable de le consoler, de l'encourager et de le fortifier ? Et pourtant, elle ne pourra faire entendre à son mari que des lamentations stériles, si elle n'a reçu qu'une instruction brillante et frivole, au lieu d'une saine et solide éducation, qui aurait fait de son âme un trésor de force et de son esprit un trésor de bon sens. Force d'âme et bon sens, voilà, dans les circonstances critiques de la vie, l'aide précieuse qu'une femme bien instruite donne à son mari. Combien cette aide n'a-t-elle pas sauvé de ménages touchant à une catastrophe !

La conduite morale de l'homme dépend, le plus souvent, de l'éducation que sa femme a reçue. Combien de fois une compagne de bon sens et bien instruite, aimable, simple et vertueuse, n'a-t-elle pas attaché aux douceurs du ménage, aux soins et aux devoirs de la famille, un homme léger et dissipé auparavant ! Combien de fois, au contraire, l'inégalité d'humeur, l'égoïsme, la frivolité, en un mot le défaut d'éducation d'une femme, n'a-t-il pas éloigné du foyer domestique et poussé à des distractions coupables et ruineuses, celui qu'une heureuse union aurait fait le plus affectueux des maris et le meilleur des pères !

Le rôle de la femme dans la famille est une source de bénédictions ou de maux incalculables, car l'intérieur du ménage est son domaine propre et elle y est souveraine.

L'épouse de bon sens et bien instruite, c'est-à-dire l'épouse chrétienne fait régner le charme, la sécurité, l'ordre et l'économie dans son ménage y étant créatrice et ordonnatrice suprême. Épouse et mère, elle fait entrer, dans la famille la vie généreuse de la foi, la pratique pure et noble du devoir, enseigne à ses enfants, avec douceur et fermeté, l'obéissance et le respect, et ne tolère point leurs caprices avec l'abandon et le laisser-aller que trop de mères prennent pour de la tendresse.

Le ménage, ainsi gouverné et administré par une épouse et mère de bon sens et bien instruite, c'est-à-dire chrétienne, constitue "la famille telle que Dieu la veut."

Lorsque à l'enfance succède la jeunesse, lorsque les idées de la mère chrétienne se sont identifiées avec l'âme et l'esprit de ses enfants, encore plus que le lait de son sein ne s'est assimilé à leur sang ; c'est lorsque les enfants ont reçu, dans le moule de la famille, l'empreinte qu'ils garderont toute leur vie, que vient le jour de les envoyer recevoir l'instruction hors du toit paternel. L'école, où ils entreront, doit être le prolongement de la famille et de l'éducation maternelle, un moule, agrandi si l'on veut, mais non déformé ; en d'autres termes, l'âme de l'enfant préparée dans la famille, doit être les fondations sur lesquelles s'élèvera, à l'école, l'édifice de l'esprit avec de justes proportions, ni trop large, ni trop étroit, ni trop haut ni trop bas, de manière qu'il y ait équilibre et harmonie entre l'âme et l'esprit. La règle et les habitudes de cette école doivent nécessairement être catholiques ; c'est le but des écoles catholiques de donner par excellence, indépendamment de l'habit que portent les maîtres, la nourriture à l'âme de la jeunesse en même temps que la culture à son esprit.

Douée de sentiments enthousiastes dont elle subit l'influence, la jeune fille trop souvent n'est pas maîtresse de ses émotions et se passionne aisément ; et, ne voyant en général dans les grandes choses que les rapports qu'elles ont avec le cœur, elle est exposée, avec les plus pures intentions, à donner dans les erreurs les plus graves. Ces dispositions naturelles rendent infiniment dangereuse une instruction superficielle qui ne fait que communiquer aux sentiments plus d'exaltation et d'irritabilité ; mieux vaudrait, sous ce rapport, une absence complète de culture. Toute mère de famille qui, suivant les inspirations de son cœur fait cette simple réflexion, juge, sur le champ, combien il est nécessaire que sa fille reçoive une instruction solide et sérieuse, réglée par l'éducation chrétienne et catholique, laquelle, seule, oppose aux écarts de l'imagination une insurmontable barrière. Education et instruction signifient élever, dans tous les sens du mot élever ; il n'y a que la religion qui élève, il n'y a qu'elle qui fasse monter de l'ordre physique à l'ordre moral et jusqu'aux degrés supérieurs de cet ordre. S'il n'est pas donné à toutes les jeunes filles de parvenir aux degrés supérieurs, toujours est-il certain que celles qui acquièrent une bonne moyenne d'éducation et d'instruction sont d'autant prémunies contre certaines opi-

nions qu'elles pourraient, sans cela, embrasser avec chaleur, si grande est la séduction qu'offrent ces opinions subtilement présentées à des esprits sans défiance. Alors, les romans ne sont pas, aux yeux de ces jeunes filles, la lecture du premier intérêt, l'école d'apprentissage de la vie sociale; en échange des rêveries malsaines du roman, la réalité, qu'elles sont à même d'apprécier, leur présente des charmes positifs et plus à leur portée. Elles sont moins exposées à se créer une position chimérique d'or et d'ambroisie dans le monde où elles vont entrer; confiantes dans la sollicitude maternelle qui a préparé leur bonheur, elles savent que cette sollicitude assurera leur avenir.

Toutefois les mères ne sont peut-être pas assez en éveil quant à la lecture des romans dont "le meilleur ne vaut rien pour une jeune fille," a dit M. Xavier de Montépin, condamnant ses propres œuvres lorsqu'elles étaient moins mauvaises que celles qu'il produit aujourd'hui.

Les romans feuilletons pénètrent actuellement partout. Il n'y a journal qui, pour se bien lancer et pour allécher le public, ne se réclame de l'intérêt qu'offre son feuilleton. Or, c'est un roman réaliste, qui est ainsi présenté à la famille, comme une lecture de premier intérêt.

Par respect pour le lecteur, on ne peut même effleurer ici les horreurs, les bassesses et les laideurs de la nature humaine sur lesquelles roulent ces romans.

Il y a, c'est bien triste, des aristarques improvisés qui s'imaginent avoir le génie merveilleux de métamorphoser en véritable morale en action, à l'usage de lecteurs honnêtes et sans défiance, les scènes les plus honteuses, les plus crapuleuses, les plus immondes dont ces romans sont remplis du commencement à la fin. Ces aristarques commencent par supprimer le nom de l'auteur et changer le titre de son ouvrage. Si on leur fait observer qu'ils ont tout simplement démarqué du linge sale, ils répondent, c'est là leur génie, qu'ils ont soumis ce linge sale à une lessive qui a emporté toutes les souillures, l'a rendu blanc comme la neige et parfumé comme l'iris.

Pour si forte que soit la lessive que l'on donne à ces romans, il est impossible qu'on en nettoie le fond. Il y restera toujours des souillures, parce que les auteurs ont fait tous leurs efforts et souvent dépensé un beau talent pour s'abaisser dans la fange et y rabaisser les esprits avec eux.

L'auteur d'une œuvre mauvaise a nécessairement une mauvaise intention en la publiant, l'intention de celui qui reproduit cette œuvre, ne saurait être bonne. Veut-on absoudre l'intention du reproducteur, comme il s'absout lui-même ? Alors le sens moral semble ne plus avoir d'asile dans la société.

Il faut le confesser avec amertume, il existe en France, et on ne se fait pas faute de le reprocher à ce pays, où pourtant l'esprit du bien tient énergiquement tête à l'esprit du mal, il existe un milieu fangeux dont les peintures grossières des romans réalistes flattent les instincts malpropres et crapuleux.

Là où n'existe pas un milieu analogue, c'est une vilaine besogne que de travailler à le créer. Vilaine besogne, en effet, celle qui consiste à attirer la curiosité sur les conceptions d'une littérature qui aspire à descendre, tandis qu'on devrait guider les esprits vers les hauteurs de l'idéal chrétien où ils respireraient un air pur, sain et fortifiant. Quelles que soient les coupures que l'on fasse dans les romans réalistes, leur lecture ne peut ni éclairer l'esprit, ni fortifier le cœur de la jeunesse. C'est à la mère de famille qu'il appartient de veiller à ce que le tentateur, sous quelque déguisement qu'il se présente, ne vienne pas éloigner ses enfants des hauteurs salubres, de la morale chrétienne. La lecture des romans réalistes à la mode, ceci n'est point un paradoxe, est d'autant plus dangeureuse si la jeunesse, en s'y livrant, se repose sur les croyances primitives jusqu'alors exemptes d'épreuves et se croit assez sûre d'elle-même pour passer, sans en rien prendre, à travers des sophismes, et à travers les embûches du démon sans y rien laisser. Cette sécurité présomptueuse et presque générale, que les mères de famille y prennent garde, si grande que soit leur confiance en leurs enfants, n'est qu'une pauvre excuse envers les autres et envers soi-même, et dont les conséquences ne peuvent être que funestes. Sans doute le sentiment religieux et moral est plus ou moins garanti par la culture première, mais quand vient inévitablement l'heure des épreuves et des combats, et aujourd'hui que les épreuves étant multipliées pour le cœur, pour l'esprit et même pour les yeux, les combats doivent être incessants, le sentiment religieux et moral sort-il de l'arène retrempé, renouvelé, victorieux, ou en sort-il émoussé, affaibli, languissant ?

Le dernier terme de cette alternative paraît au moins vrai, lorsque l'on considère combien sont grandes l'inertie des volontés et l'insouciance commune devant l'invasion du roman-feuilleton

réaliste, matérialiste et naturaliste, agent principal et infatigable de la décadence morale dont notre siècle, qui a été déjà le siècle des ruines, offre le spectacle lamentable et alarmant.

La décadence n'est pas arrivée partout à un degré égal ; mais il en est d'elle comme de ces maladies qui, engendrées par la corruption d'abord presque insensible de l'air, se développent et se propagent tant que la même influence pernicieuse règne dans l'atmosphère. Or, on aura beau prétendre qu'on a purifié les romans réalistes, on ne les rendra jamais ni innocents ni moraux ; leur lecture corrompra plus ou moins vite, mais elle corrompra infailliblement à mesure qu'elle y pénétrera, "l'atmosphère des intelligences" et elle y étouffera jusqu'au dernier germe des sentiments élevés.

La lecture est la source principale de tout ce que l'on apprend en bien ou en mal, selon qu'on lit des livres propres à développer l'esprit tout en respirant la morale la plus pure, ou des livres susceptibles d'égarer la raison et de pervertir le jugement. Il est bien inutile d'insister sur l'avantage qui résulte de la lecture des bons livres, mais il est bien utile de rappeler que, dans les autres livres, parle ce philosophe, très subtil de son métier, à qui la première Eve prêta malheureusement une oreille complaisante.

C'est pourquoi la mère de famille doit invariablement fermer la porte de sa maison aux romans feuilletons réalistes expurgés ou non, et n'y laisser entrer que des ouvrages qui à la fois amusent la jeunesse et ne puissent jeter dans son esprit que les idées les plus justes, les plus honnêtes et surtout les plus claires.

Dans le ménage, l'empire se trouve tout naturellement partagé. La mère de famille élève ses enfants, conduit la maison, gouverne, dirige les domestiques, souvent même elle dispose de la fortune, ou pour le moins elle est consultée sur la manière d'en disposer. Tous ces devoirs à remplir sont de la plus grande importance. Ils exigent un fonds de raison, d'intelligence pratique, de lumières et de connaissances rares, et qui s'acquiert difficilement. C'est vers l'apprentissage et l'accomplissement de ces devoirs qu'il faut, dès le début, diriger toute l'éducation des filles ; de là naîtra, pour leur jeunesse, du bonheur, de la considération, pour leur vie conjugale le calme de l'intérieur, pour leurs vieux jours, la satisfaction d'avoir bien vécu en bonnes épouses, en bonnes femmes de ménage, en bonnes mères de famille. "Cette femme sera élevée en gloire," disent les Proverbes, que la Sagesse confirme en ces termes : "Le fruit des justes travaux est plein de gloire et la racine de la sagesse ne sèche jamais."

Certes, il ne saurait y avoir, pour la mère de famille, de plus grande consolation que de voir la racine de la sagesse qu'elle a déposée dans le cœur de ses enfants, non seulement ne pas sécher, mais encore porter des fruits qui, eux aussi, seront pleins de gloire.

Au risque d'une répétition, je dis en terminant : Les femmes sont arbitres de la plus grande partie des vertus et du bonheur de la société ; elles impriment le sceau de leur caractère et de leurs mœurs à chaque génération nouvelle, puisque chaque génération, pendant ses premières années, leur appartient exclusivement. Quiconque a réfléchi sur la persistance de nos premières impressions, quiconque pensera que ces premières impressions sont précisément celles qu'une mère communique ou détourne, n'hésitera pas à reconnaître que la femme porte dans ses mains, avec le caractère du peuple qui s'élève, les destinées de la société. Ces premières impressions deviennent le plus souvent les principes de l'homme fait : il arrivera peut-être qu'il s'en éloignera momentanément, mais il y reviendra toujours. Les idées que la mère a communiquées à l'enfant ne s'effacent jamais, tant les sensations et les images se gravent avec force dans son esprit et dans son cœur impressionnables, qui en se fortifiant, ne font que les fortifier. Ici la priorité d'influence emporte avec elle la priorité d'ascendant ; en sorte qu'on peut affirmer que Dieu en plaçant l'homme, pendant ses premières années, sous la tutelle de la femme, a dévolu à celle-ci la plus grande part dans la destinée morale des individus et des peuples.

Pourtant, la femme n'a pas de vie publique ; elle n'administre pas par les États ; elle ne fait pas la guerre ; elle ne conclut pas les traités ; elle ne rend pas la justice ; tout ce grand train du monde semble se passer d'elle ; mais, par sa prudence, elle gouverne ce monde où son rôle semble subordonné, elle préside aux premiers développements, elle dirige les premières impressions des hommes d'État, des diplomates des magistrats et des administrateurs futurs. Avant même que d'être épouse et mère, elle dicte aux mœurs des préceptes et des lois. Dans nos sociétés chrétiennes où la femme est l'aide et la compagne de l'homme, sa puissance est proportionnée à l'attrait qu'elle inspire, et qu'elle exerce librement. Son caractère décide du genre d'hommages que lui rend le sexe fort et faible à la fois. Simple, modeste, vertueuse, bien instruite, elle fait naître dans le cœur un sentiment qu'il est superflu de nommer, sentiment digne d'être le mobile des grandes actions ; dépourvue de ces qualités, elle inspire encore le même sentiment, mais sans pureté, sans noblesse, sans durée.

La puissance, déposée par Dieu dans la main des femmes, est telle qu'on ne saurait trop se préoccuper de la diriger pour qu'elle soit toujours salutaire et ne devienne jamais funeste. La plus grande part du honneur de la société est dans le caractère et les sentiments des femmes. Leur caractère et leurs sentiments dépendent de l'éducation qu'elles ont reçue, et, de cette éducation, dépendent, conséquemment, le caractère et les sentiments des peuples qu'elles élèvent.

A de B

## LOUIS PASTEUR.

---

Louis Pasteur n'a point eu à attendre jusqu'après sa mort pour recevoir les honneurs dus à son talent ; de son vivant même la renommée a proclamé ses mérites. Doué d'un vrai génie, il a employé ce génie avec un dévouement enthousiaste à travailler au bien-être de ses semblables et à la gloire et à l'avantage de sa patrie, et c'est ainsi qu'il s'est gagné l'affection de ses concitoyens et l'hommage des hommes de science de tous les pays du monde.

Cependant, bien que son nom soit souvent mentionné avec respect, ses travaux sont moins connus qu'ils ne méritent de l'être. De naissance obscure il s'est élevé à la distinction par son talent inné, développé d'une manière extraordinaire par un travail incessant, soutenu par une énergie, une persévérance et une détermination indomptables. Grâce à ces qualités il a conquis le succès, en dépit de sa basse extraction et de la fortune adverse, en dépit de l'ignorance et des préjugés qui l'ont accueilli, et en dépit de la terrible maladie, la paralysie, qui a enchaîné ses membres, tout en laissant intacte sa belle intelligence, si capable d'interpréter pour nous les lois cachées de la providence divine dans le livre de la nature, lois scellées depuis tant de siècles par un Dieu courroucé contre les péchés des hommes.

Qu'est-ce donc que M. Pasteur, et qu'a-t-il fait pour mériter tous les éloges qu'on lui prodigue ? C'est un homme de science, ardent dans la recherche des connaissances qui peuvent contribuer au bien-être de l'homme sur terre. Ses expériences tiennent du prodige. Nous lui devons la théorie du germe des maladies et le système antiseptique en chirurgie et en médecine, système qui a déjà produit les résultats les plus étonnants. Il a étendu ses services aux animaux, a trouvé à combattre avec une patience et un succès merveilleux les maladies mystérieuses qui détruisaient, l'une après l'autre, les différentes familles du règne animal. De la sorte il a sauvé la race humaine de maladies mortelles, les bestiaux et la volaille d'une destruction en masse, le ver à soie d'une entière destruction et la vigne d'une ruine complète. Enfin il a réussi à conjurer, du moins en partie, le terrible fléau de l'*hydrophobie* (rage).

Néanmoins, M. Pasteur n'est pas médecin, bien que ni Hippocrate, ni Esculape, ni aucun de leurs disciples jusqu'à ce jour n'ait possédé au même degré que lui l'art divin de guérir. Il est à présent dans sa 66e année. Sur la façade de l'humble maison de la rue des Tanneurs, dans la ville de Dôle, où il est né, se trouve une plaque en métal où l'on peut lire en lettres d'or :

“ Ici naquit Louis Pasteur, le 22 décembre 1822.”

Il y a maintenant neuf ans que cette plaque fut posée là en présence de M. Pasteur, au milieu des applaudissements et des acclamations de ses compatriotes. Ces choses-là, il faut l'avouer, se font bien en France.

Le père de M. Pasteur fut soldat dans son jeune temps, il servit sous Napoléon et fut décoré sur le champ de bataille ; puis il reprit son métier de tanneur. De lui M. Pasteur a hérité cet esprit patriotique, qui lui a fait renvoyer aux donateurs en 1871 (alors que la France était aux étreintes sous le talon prussien) le diplôme de docteur que lui avait conféré trois ans auparavant l'université de Bonn. A son tour il a transmis à son fils son esprit martial, car celui-ci était à peine âgé de dix-huit ans que déjà il combattait dans l'armée de l'Est.

Les parents de Pasteur, tout pauvres qu'ils étaient, travaillaient avec ardeur pour faire donner à leur fils une éducation convenable. Quant à lui, quoique plein de talent, il était indolent et enclin à la paresse. Son passe-temps favori était la pêche. Il montrait néanmoins une grande aptitude à peindre des portraits, mais sa vocation était évidemment dans une sphère toute différente. A l'âge de vingt-et-un ans il entra à l'école normale, après avoir obtenu le grade de bachelier ès-lettres, et, là, il s'adonna avec la plus grande diligence à l'étude de la chimie. Il était passionné pour les expériences. Souvent il travaillait de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Après quelques temps il fut nommé assistant du professeur, M. Balard. Sous lui il étudia la cristallographie, et eut dans cette branche un premier triomphe en découvrant la cause de la dissemblance de forme dans des substances chimiquement identiques.

Sans savoir pourquoi, il s'adonna ensuite à l'étude de la fermentation et celle-ci le mena à l'investigation des maladies. On dit qu'il se livrait à ses recherches avec tant d'ardeur que, le matin même du

jour où il devait se marier, on dut aller le chercher dans son laboratoire et lui rappeler quelle cérémonie intéressante l'attendait ailleurs.

Les découvertes qu'il fit dans cette branche furent la clef qui l'introduisirent dans toutes celles qui devaient suivre. Il fut bientôt à même de prouver que la fermentation est due à l'action de petits êtres vivants microscopiques, qui se nourrissent des substances autrefois considérées comme ferments. C'est à leur action qu'il faut attribuer toute fermentation comme toute putréfaction. De fait, la putréfaction est sous un autre nom moins agréable, exactement la même chose que la fermentation. Il y a différentes sortes de ferments; on pourrait même dire qu'il y en a d'innombrables; mais les plus importantes sont la plante du levain ou *torula cercoicia*, comme on l'appelle, et la plante du vinaigre ou *mycoderma aceti*. La première produit l'alcool; la seconde, le vinaigre.

Toute fermentation est au fond un phénomène vital, dû à la vie d'un être organisé microscopique, animal ou végétal, capable lui-même de grandir, puis de tomber à son tour victime d'un autre être organisé qui s'en nourrit. Quand la vie disparaît d'un animal ou d'une plante, une autre vie lui succède, ou peut-être des millions de vies, qui rendent au Créateur les matériaux avec lesquels de nouvelles formes sont construites. Nous pouvons de la sorte voir peut-être la grande utilité, et même nécessité de l'action exercée par les germes de putréfaction. "Si, dit M. Pasteur, nous pouvions supprimer leurs opérations, la surface du globe, encombrée de matière organique, deviendrait bientôt inhabitable."

Les êtres microscopiques se trouvent par myriades partout dans la nature; ils nagent dans l'air, ils circulent sur les atomes de poussière, ils sont emportés par les insectes, ils rôdent partout à la recherche de leur proie, ils infectent les plantes et les animaux, cherchent constamment une brèche par où ils puissent entrer. À l'œil nu ils sont invisibles; mais l'œil microscopique de la science les découvre. Ils ne sont pas tous nuisibles à l'homme; quelques-uns lui rendent service. De cette dernière catégorie est le *mycoderma aceti*, qui est déposé sur le vin exposé à l'air et qui se change en vinaigre.

Un peu de vin laissé dans une bouteille contenant de l'air atmosphérique se changera en vinaigre, comme l'expérience démontre, même si la bouteille est bien bouchée, parce que l'air renferme le mycoderme. Si cependant le vin ainsi bouché est exposé pendant

quelques instants à une température de 50 à 60 degrés centigrades, il ne fermentera pas, parce que le ferment a été tué par la chaleur.

De même que le vin est de la sorte changé en vinaigre, de même le vinaigre est changé en eau et finalement se putréfie. M. Pasteur a démontré tous ces faits et a indiqué les préventifs de ces changements ; il a, de cette manière, rendu un immense service à l'industrie de son pays.

Il s'occupa ensuite de faire l'investigation de la théorie de la génération spontanée et, par une suite des expériences les plus brillantes et les plus concluantes, a prouvé qu'il n'y a pas une seule circonstance, connue de nos jours, qui puisse justifier l'assertion que des êtres microscopiques viennent au monde sans être le produit de germes préexistants. Ceux qui maintiennent le contraire ont été les dupes d'illusions ou d'expériences incomplètes et erronées. La génération spontanée est une chimère.

Les maladies des vins reçurent ensuite l'attention de M. Pasteur. Ici encore il a découvert l'action de ferments de différentes sortes. Il a également trouvé un remède simple et infaillible pour se débarrasser de ces germes, sans faire le moindre tort au vin, c'est de soumettre le liquide à une température de 50 degrés centigrades.

Mais les expériences que M. Pasteur fit sur les maladies des vers à soie sont encore plus intéressantes et d'une plus grande importance pour la France et pour la science. Pendant seize ans, de 1849 à 1865, le commerce de la soie, une des plus grandes industries de la France, était menacé de destruction par une épidémie désastreuse, qui avait attaqué les vers à soie et qui avait résisté à tous les remèdes qu'on avait essayés. L'épidémie s'étendit même à l'Espagne et à l'Italie, puis aux îles de l'Archipel, à la Grèce, à la Turquie, et enfin à la Syrie et au Caucase. Le Japon seul échappa au fléau.

En France la production des cocons tomba de 26 millions de kilogrammes en 1853 à quatre millions en 1865, ce qui causa une diminution de cent millions de francs dans le revenu. Le pays était alarmé et le monde entier se ressentait de cette perte.

M. Pasteur réussit à découvrir les causes de cette maladie et l'application du remède. Dans son travail il fut aidé et encouragé par la présence et la coopération de madame Pasteur et de sa fille, en même temps que favorisé de la protection bienveillante de l'empereur Napoléon III.

Celui-ci mit à sa disposition une villa près de Triste et plus tard le nomma sénateur. M. Pasteur n'eut cependant pas le temps de

jouir de cet honneur, car la guerre franco-allemande et le désastre de Sedan suivirent de près sa nomination. Mais le succès de l'homme de science fut complet et le fléau céda à l'action du remède.

Ce fut en octobre 1868 que M. Pasteur, alors âgé de 45 ans, fut frappé de paralysie. Heureusement il ne succomba point à ce coup, et son intelligence ne fut nullement atteinte, bien que son corps fût partiellement privé de mouvement.

Depuis lors cet homme infatigable et doué d'un vrai génie n'a fait qu'étendre le cercle de ses découvertes et s'est appliqué, avec une ardeur nouvelle et un succès vraiment étonnant, à l'étude des maladies contagieuses qui attaquent les animaux et surtout l'homme. Il s'est acquis de cette sorte un droit encore plus grand à la reconnaissance du genre humain tout entier.

MICHEL F. C.

# NOËL.

---

Ce matin-là il faisait un froid très intense. La neige qui menaçait depuis plusieurs jours était tombée toute la nuit, si bien que les toitures des maisons disparaissaient sous une belle ouate bien blanche et toute veloutée qui donnait le frisson aux plus braves.

Si un rayon de soleil fût venu moduler sa note claire dans ce concert d'hiver, le regard charmé par le pittoresque du paysage se fût vite réjoui, mais le soleil, vainement sollicité, s'attardait en route, aucune lueur n'éclairait le ciel gris, le temps restait lourd, chargé et sombre.

Que voulez-vous, c'était l'hiver, et le bon Dieu, qui nous ramène chaque année le printemps et les fleurs, n'a voulu que mieux nous faire sentir par quelques vilaines journées, le prix inestimable du bonheur qu'il nous tient en réserve.

C'était un lundi, un jour que l'on eût bien fait, dans son intérêt, de ne point placer le lendemain du dimanche.

Il est de fait que le lundi, surtout si le dimanche a été agréable, on se lève plus tard que d'habitude, on éprouve quelque peine à se mettre au travail, cela coûte davantage d'aller au bureau, à l'usine, à l'atelier, à l'école.

Oh ! à l'école surtout.

C'est ce que se disait la petite Geneviève qui ayant beau se frotter les yeux de ses gros poings fermés et se détirer les bras, ne pouvait parvenir à se réveiller.

Déjà Mme Laroche, une jolie maman de vingt et quelques années, et qui probablement n'avait pas le préjugé du lundi, s'était levée depuis deux heures et tournait dans la maison.

Le ménage était fait, le déjeuner sur le feu et le mari parti.

C'est qu'il est bon de vous dire que les Laroche n'étaient point des millionnaires, ni même des gens très fortunés ; on peut même ajouter qu'il ne possédaient que leurs bras pour vivre, pour les faire vivre plutôt, mais quand on est jeune, bien portant et courageux, je vous assure que c'est quelque chose.

Petits-fils de paysans, enfants d'ouvriers, ils n'avaient pas rêvé au-dessus de leur condition et s'étaient mariés, poussés l'un vers l'autre par une véritable attraction qu'expliquait leur conformité de goût et d'éducation.

Aussi était-ce un excellent ménage que l'on citait dans le quartier, et l'on ne parlait jamais de la bonne conduite et du courage au travail de Charles Laroche sans rappeler la gentillesse et les bonnes manières de sa femme, qui, pour être, disait-on, fière et distinguée, n'en était pas moins laborieuse autant que son mari et à coup sûr, de cœur aussi excellent.

Ces braves gens avaient d'autant plus de mérite qu'ils avaient vraiment beaucoup de mal, quoiqu'ils fussent loin de se plaindre.

Laroche était contre-maître dans une manufacture et gagnait bien sa vie ; Mme Laroche, ouvrière en lingerie, était d'une dextérité qui lui permettait de s'assurer de bonnes journées.

Mais ils étaient sortis de familles nombreuses et avaient des charges un peu lourdes. C'était d'abord une vieille tante paralysée, puis les grands parents à qui la dureté des temps n'avait pas permis de faire les réserves nécessaires pour les derniers jours.

Grâce au jeune couple, les pauvres vieux ne manquaient de rien. Leur existence était réglée comme s'ils avaient eu de belles rentes inscrites au grand-livre et aucune des petites douceurs qui font le charme des vieillards, devenus d'ailleurs peu exigeants, ne leur était refusée.—Le grand papa avait son tabac, la grand'maman sa chaufferette et la vieille paralytique son café au lait auquel elle tenait, disait-elle, plus qu'à l'existence, et qu'elle partageait religieusement tous les matins avec Ravageur, un gros chat gris qui vivait dans ses jupes depuis dix ans tout-à-l'heure et qu'elle affectionnait, quoiqu'il eût rien d'intéressant.

Eh bien, les plus heureux dans tout cela, ce n'étaient ni les vieux, ni même Ravageur, l'affreux chat, qui quelquefois se payait à lui tout seul la tasse de café au lait bien sucré, mais les Laroche, qui avaient la santé et la conscience satisfaite.

Puis un jour, Geneviève était apparue et l'enfant avait été un surcroît de dépense dans le petit ménage déjà si à l'étroit. Mais on ne s'était guère inquiété de cela et on lui avait fait un accueil aussi chaleureux que celui que le bon Dieu réserve aux anges qui sont dans son paradis.

Une bouche de plus, cela ne compte pas ; puis elle était si petite. Seulement, avec le temps, elle s'accusa davantage et il arriva un

moment où l'on ne fut pas tous les jours à l'aise chez les dignes gens ; mais bah ! on en fut quitte alors pour se priver un peu plus, se marchander un plaisir, et le travail aidant, les dettes apparaissant pour la première fois, ne grossirent pas trop vite.

Pendant ces années, Geneviève prenait de l'âge et embellissait.

Elle devenait même si belle que son père en prenait de l'inquiétude.

—La beauté ne devait aller qu'avec la fortune, disait-il quelquefois.

—Pas du tout, répondait Mme Laroche, quand on n'est pas riche, tout le monde ne peut pas l'être, c'est une compensation de se savoir belle. Toute la question est d'être bonne, et Geneviève sur ce chapitre ne mérite aucun reproche.

—Il est de fait qu'elle a bonne tête, disait le père toujours un peu taquin, comme beaucoup de ces messieurs.

—Et bon cœur, ajoutait Mme Laroche qui, il faut lui rendre justice, au contraire de toutes les femmes, avait toujours le dernier mot.

Il est certain que la petite Geneviève était aussi bonne que belle, et que sa gentillesse ne nuisait en rien à la modestie de ses manières et à la candeur de son esprit.

—Elle est trop bonne, faisait observer le père.

—On ne l'est jamais trop, mon ami, répondait Mme Laroche.

—Je te demande pardon, et elle se prépare de grands chagrins pour plus tard. Elle pleure pour un rien. Un oiseau qui tombe la met en alarmes, un chien qui se casse la patte la jette dans un profond désespoir, et si on l'écoutait, notre maison ne serait plus qu'un hôpital de tous les chiens du quartier.

Mme Laroche riait.

—Peut-être un peu trop de sensibilité.

—Je te trouve charmante, elle ne rencontre pas un pauvre sans vider sa poche dans la sienne.

—N'est-ce pas toi qui lui as appris que le cœur doit s'intéresser à toutes les souffrances !

—Le cœur oui, mais pas la bourse.

—Méchant.

—Si je t'écoutais, j'adopterais tous les mendiants de Paris.

—Tu n'as rien à dire, fit enfin Mme Laroche d'une voix très forte et qui s'impatientait à la fin de tant d'injustice, si Geneviève est ainsi, c'est ta faute et non la mienne, moi, je ne lui ai jamais prêché

que le travail, c'est toi qui as toujours peur qu'elle se fatigue et qui, au lieu de lui mettre l'ouvrage en mains, lui parles toujours d'un tas de choses qu'elle n'a pas besoin de savoir et qui la perdent.

—Moi !

—Oui, toi. Des devoirs de ceux qui ont et de la dignité de ceux qui n'ont pas ; qu'elle ne doit pas laisser passer devant elle une douleur sans la consoler et une souffrance sans s'y dévouer ; que le bonheur n'est permis qu'à la condition de prendre sa part du malheur des autres.

—Pure théorie.

—C'est cela, ces messieurs font de belles théories et défendent la pratique quand cela leur coûte quelque chose. Tant pis pour vous, si, à nous autres femmes, vous prêchez la charité, nous la ferons à vos dépens. Les femmes parlent un peu moins que vous, mais elles agissent un peu plus.

—Agissez donc, dit Laroche résigné, moitié riant et moitié attristé, (car il savait que le patron se faisait un peu plus tirer l'oreille depuis quelque temps, pour les heures supplémentaires et les gratifications,) faites comme vous l'entendez, mais je vous préviens, si mes poches se trouent, vous aurez d'autant plus de facilité à les racommoder qu'il n'y aura rien dedans.

—Bah ! dit Mme Laroche, un peu chiffonnée, mais gaie tout de même, tant elle était vaillante et ne voulait pas se laisser abattre, je les remplirai avec mes économies.

Mais, maintenant que nous connaissons les Laroche comme si nous fussions nés au milieu d'eux et que nous les eussions pratiqués toute la vie, revenons au fameux lundi qu'il faisait si froid et où Geneviève avait tant de peine à se réveiller.

Je veux dire ouvrir les yeux, car pour ce qui était d'être réveillée, elle l'était, la petite rusée ; mais ce matin-là, c'était plus fort qu'elle, elle s'avouait paresseuse et n'avait pas la force de se défendre de ce vilain péché.

Alors huit heures sonnèrent, et Mme Laroche, qui l'avait déjà appelée, éleva un peu la voix et la petite Geneviève, faisant un effort, se jeta à bas du lit. Une heure après, elle était habillée, elle avait déjeuné, repassé ses leçons, fini un verbe qui était resté inachevé la veille et, son panier sous le bras, elle se dirigeait vers l'école.

Il faisait froid le long de la route et ses petits pieds enfonçaient dans la neige, mais elle pressait le pas et arriva sans encombre à la

porte de l'école, qui s'ouvrit toute grande pour la recevoir, Mlle Laroche étant une des élèves les plus laborieuses et une de celles dont l'intelligence faisait le plus d'honneur à la maîtresse.

La journée se passa correctement, elle sut ses leçons, eut cinq bons points pour ses devoirs, ce qui partout, est une excellente note, déjeuna à midi de bon appétit et, à quatre heures, reprit tranquillement et lentement le chemin de la maison.

Lentement, c'est un tort, mais que voulez-vous ? elle était si heureuse dans la rue. Tout l'amusait, l'intéressait, elle levait le nez en l'air et souriait à tout ce qui se passait auprès d'elle. C'était bien une Parisienne, allez.

Cette fois, avouons-le, sa curiosité fut moins séduite que d'habitude. Elle n'avait pas fait quelques pas qu'elle avait senti un vent vif qui la saisissait, et bientôt la neige, qui recommençait à tomber, la forçait à baisser la tête.

Oh ! l'affreux temps . . .

Elle pressa le pas, secouant ses petites épaules, comme un caniche ses longues oreilles, pour rejeter la neige qui les couvraient et, en quelques minutes, franchit l'espace assez long qui séparait sa demeure de l'école.

C'était dans le quartier des Gobelins où le génie moderne, amoureux d'air et de lumière, a fait une vaste trouée, mais où il reste encore plus d'une rue déserte, plusieurs groupes de maisons lézardées et quelques îlots de terrains vagues.

La Bièvre coule à deux pas et, dans les hauts bâtiments noirs, travaille toute une population d'artisans occupés à fournir ces teintures brillantes qui se draperont demain sur les épaules de belles dames de Paris et des grandes villes.

La Bièvre à son histoire et sa légende, qu'il serait très curieux de raconter. C'est à l'eau de la Bièvre, assure-t-on, que la célèbre manufacture des Gobelins doit les couleurs étincelantes et inimitables qui font sa gloire et sa fortune. C'est un préjugé, sans doute, mais tellement inoffensif qu'il ne coûte rien de le respecter.

Quant au quartier, il est froid et d'aspect rude. Par échappées, on se croirait à Manchester, la ville noire où une population grouillante se défend contre la misère. On travaille ferme aussi derrière les murailles grises de ce quartier pauvre et on ne se répand guère dehors. L'odeur particulière à ce groupe de rues n'est pas faite pour l'égayer, pas plus que les espèces de cages à claire-voie où sont empilées par milliers les mottes aux teintes brunes que des mar-

chands ambulants crieront l'hiver par les rues, et que les ménagères entasseront dans la cave quand sonnera novembre.

Mais Geneviève était née dans ce quartier et elle le trouvait aussi beau que celui de la Madeleine, des Champs-Élysées et du Parc-Monceaux.

Ce qu'elle n'aimait pas, par exemple, c'était la neige, et elle maugréait tout bas contre l'hiver, redoublant son pas, d'abord attardé, quand son regard fut distrait par quelque chose d'anormal qui se mouvait non loin d'elle.

Geneviève était curieuse, je l'ai dit, et je ne me donnerai pas gratuitement un démenti, elle se détourna de sa route et fit quelques pas du côté où elle était attirée.

Grand Dieu ! . . . était-ce possible, vous doutez-vous de ce qu'elle apercevait ? Une enfant, une petite fille couchée dans la neige et sommeillant comme dans son berceau.

Geneviève eut presque peur d'abord, puis se remettant aussitôt elle s'approcha tout-à-fait et s'assura bien qu'elle ne s'était pas trompée. C'était bien une enfant, elle n'était pas toute petite et pouvait bien avoir cinq ans, et avec cela si jolie qu'on eût dit une poupée de cire.

Des yeux qui devaient être énormes, un beau front, une bouche fine et mignonne et de longs cheveux noirs, qui tombaient pêle-mêle sur ses épaules et laissaient à peine entrevoir son visage sous leur masse sombre.

Mais quelle misère, mon Dieu ! . . .

Une robe rapiécée, un petit fichu en guenilles et des souliers à travers lesquels le pied passait.

Geneviève se sentit tout émue.

Elle posa son panier à côté d'elle et sans plus songer au froid et à la neige, s'assit dessus et se mit à regarder l'enfant.

La neige tombait sur son corps à demi-nu, elle grelottait dans son sommeil. Encore quelques minutes et elle allait disparaître sous les flocons amonçelés.

Geneviève fut prise de pitié.

— Si je la réveillais ? se dit-elle.

Comme si le bon Dieu l'eût entendue, l'enfant s'éveilla d'elle-même ; elle ouvrit de grands yeux et, par un mouvement instinctif, elle ramena sur sa poitrine toute bleue par le froid les bouts de son fichu.

Elle vit la neige, la rue déserte, le froid la saisit plus fort, elle eut peur.

—Viens chez nous, dit Geneviève.

L'enfant la regarda.

—Je veux bien, moi.

Elle se leva et fit quelques pas. A peine si elle pouvait se tenir sur ses jambes. Ses pauvres pieds étaient si froids qu'elle ne les sentait plus. Mais à l'heureux âge de la petite délaissée, on ne doute de rien et le beau visage de Geneviève s'offrit presque aussitôt pour la reconforter, quoiqu'elle eût bien froid.

—Oh ! chez maman il y a un bon feu, dit Geneviève.

—Et puis c'est que je vais vous dire, mademoiselle, balbutia la délaissée, j'ai bien faim.

Geneviève fouilla dans son panier, le mit sans dessus dessous.

Plus rien . . .

Avait elle été assez gourmande à déjeuner. Elle qui si souvent oubliait volontiers de belles tartines de confitures, de grosses parts de gâteaux. Il est vrai que ce jour-là elle n'avait eu que du pain frais et des noix sèches. Les paniers se suivent et ne se ressemblent pas.

—Mais viens donc avec moi, répéta-t-elle, chez nous il y a de tout.

—La bonne maison, pensa la pauvrete.

Et sans se faire autrement prier, mais toute inquiète cependant, elle suivit sa protectrice.

Elles eurent bientôt franchi l'espace qui les séparait de la grande maison où les époux Laroche occupaient un logement. Ce n'est pas que la pauvre enfant eût les jambes bien solides, mais le bonheur qui lui tombait du ciel lui donnait du courage. Elle avait froid et elle allait se chauffer, elle avait faim et sa nouvelle amie faisait briller à ses yeux toute une perspective de bons mets bien appétissants.

On passa devant la loge de la concierge sans rien lui dire, on monta à un quatrième et Geneviève appela : Maman !

Maman ne répondit pas. C'était l'heure où ordinairement elle reportait son ouvrage et elle n'était pas encore de retour. Geneviève ne s'inquiéta pas pour si peu. Elle savait où trouver la clef, elle entra, tisonna le poêle qui s'assoupissait et qui aussitôt se mit à ronfler, et fit asseoir à côté la petite fille.

—Ah ! à propos, comment t'appelles-tu ?

—Violette.

—Violette. Ô ! le joli nom.

Et elle répéta plusieurs fois Violette, Violette, comme si elle eût évoqué devant ses yeux épanouis la ravissante petite fleur des bois et que le parfum s'en exhalât tout autour d'elle.

—T'as un papa ?

—Non.

—Une maman ?

—J'en avais une, mais elle est morte.

—Alors qu'est-ce que t'as ?

—Rien.

—C'est pas beaucoup, mais ne pleure pas, moi j'ai papa, maman et Ravageur.

Violette n'avait pas en effet cessé de pleurer, mais la neige qui l'avait couverte s'étant toute fondue, ses larmes se tarirent aussi comme par enchantement. Puis le poêle ronflait si bien. La belle musique ! . . . Ravageur voulut l'imiter, mais il n'y parvint pas, le poêle eut le dessus, et Violette fit des vœux pour lui. Ce fut encore bien autre chose quand elle aperçut Geneviève qui avait tiré la table de la salle à manger et qui mettait dessus une belle nappe blanche. Quel beau spectacle. Mais soudain elle crut perdre l'esprit quand, ouvrant une petite porte, un fumet délicieux se répandit et qu'il y eut dans toute la pièce une bonne odeur de cuisine ; Violette riait, chantait, battait des mains, elle n'avait jamais été à pareille fête.

Mme Laroche rentra et son étonnement fut grand. Il y avait un couvert de plus à la table et une convive déjà tout installée et qui n'attendait que l'occasion de bien faire.

L'explication ne fut pas longue et le contre-maître qui survint presque aussitôt en eut sa part. Ils rirent du sans-gêne de Mlle Geneviève, n'eurent pas le courage de la gronder et essayèrent de consoler la petite abandonnée, qui, à la vue du maître de la maison, était redevenue craintive et hésitante, mais qui, devinant tout de suite qu'elle avait affaire à de braves gens, ne se montra pas trop récalcitrante.

D'ailleurs elle se trouvait bien où elle était et retourna à la soupe.

Au dessert on la fit causer, et Geneviève pleura beaucoup au récit que fit l'enfant. M. et Mme Laroche tinrent bon, mais il leur fallut plusieurs fois essuyer leur yeux à la dérobée. Ce que la petite ne

disait pas, ils le comprirent et il leur fut facile de se rendre compte de ce qui avait dû se passer.

Cette histoire était si simple, ah ! vraiment la petite Violette n'avait pas l'esprit inventif. Son père, elle ne l'avait jamais connu, il était mort sans doute quand elle était encore au berceau. Pour ce qui était de sa mère, c'était différent, elle ne parlait que d'elle. Une belle fille poitrinaire, cela se devinait, que l'atelier avait courbée, que l'aiguille avait usée avant l'âge et que le travail de nuit avait achevée. Selon toute probabilité elle avait dû mourir la veille dans le haut de sa mansarde, peut-être sans une voisine pour lui fermer les yeux. On fait les maisons si hautes à Paris que les hommes ne voient pas toujours ceux qui y meurent. Violette avait eu peur. Le frisson de la mort l'avait gagnée, elle s'était sauvée sans rien dire à personne et avait erré dans Paris. Le hasard ensuite l'avait conduite du côté de la Bièvre. Un moment la petite s'était assise, puis vaincue par la fatigue et la faiblesse, elle s'était endormie, et la neige l'avait surprise.

— Mais cette enfant doit être connue de quelqu'un, dit le contre-maître, on peut la réclamer, on la cherche peut-être, il faut la mener chez le commissaire.

— Pas ce soir, dit Geneviève.

— Non, dit Mme Laroche, il est trop tard.

— Soit, mais demain, à la première heure.

— A la première heure, le commissaire n'est pas levé.

M. Laroche ne se déclara pas vaincu.

— Cette enfant ne nous appartient pas, dit-il, nous n'avons pas le droit de la garder.

— Mais je ne le veux pas non plus, s'écria Mme Laroche.

— Je l'espère bien. Qu'est-ce que nous en ferions ?

Néanmoins, le lendemain au dîner la démarche n'avait pas été faite. On n'avait pas eu le temps, la matinée passe si vite ! d'ailleurs, la pauvre enfant n'avait rien à se mettre, sa petite robe ne tenait plus et elle n'avait pas même de chemise dessous. Avec la meilleure volonté il fallait attendre jusqu'au lendemain.

Quatre jours après Violette était encore là, et le contre-maître menaçait de se fâcher.

— Eh bien ! fâche-toi, s'écria madame Laroche qui parut exaspérée du mauvais cœur de son mari, nous y avons été, chez ton commissaire, sais-tu ce qu'il nous a répondu ? qu'on ferait une enquête,

et qu'en attendant, on allait envoyer la petite au dépôt; au dépôt sais-tu ce que c'est ?

— Sans doute, c'est là où l'on met les voleurs et les vagabonds tout d'abord et en attendant qu'on étudie leur affaire.

— C'est ce qui m'a été dit. Tu penses si j'ai voulu laisser la pauvre petite.

— Oui, mais alors ! . . .

— C'est l'affaire de quelques jours, l'enquête ne peut manquer de réussir, il va retrouver la famille et aussitôt il nous fera prévenir.

— Allons, c'est bien, dit Laroche, tout est pour le mieux.

Pendant les jours et les semaines se passaient et le commissaire ne faisait rien dire. Mme Laroche se décida à l'aller retrouver.

— Ah ! oui, dit-il, (il avait déjà oublié cette affaire,) l'enfant que vous avez trouvée sous la neige, une nommée Violette Lecompte ?

— Ah ! elle s'appelle Lecompte.

— Oui, nous avons le nom de famille, mais c'est tout. Le père et la mère sont morts, et ce qu'il y a, dans le grenier où la mère est récemment décédée, ne vaut peut-être pas vingt francs. Il y a bien un oncle, un industriel du nom de Pierre Bazin, qu'on dit à son aise, mais personne ne peut savoir ce qu'il est devenu, on croit généralement qu'il est parti pour les Indes. L'enfant est donc complètement abandonnée et sans ressources, et si vous voulez vous en charger, rien ne s'y oppose.

— Vous êtes bien aimable, M. le commissaire, mais avec quel argent ? nous ne sommes que des ouvriers.

— Cela vous regarde.

— Mon mari va vous la ramener.

— Quand vous voudrez, mais rien ne presse.

— Allez-vous au moins envoyer cette pauvre petite dans une maison où elle aura ce qu'il lui faut ? dit la bonne Mme Laroche qui, les larmes aux yeux, se rapprocha du commissaire.

— Comment donc, répondit celui-ci, dans une excellente maison et en bonnes pierres de taille, au violon d'abord, en voiture cellulaire ensuite et au dépôt après.

— Mais c'est indigne.

Mme Laroche était toute rouge de colère.

— Je ne vous dis pas non, dit le commissaire qui n'avait pas une trop mauvaise figure, mais qu'est-ce que vous voulez, à l'heure qu'il est nous n'avons pas encore à Paris un autre abri à offrir aux enfants abandonnés. Une fois au dépôt, l'administration s'en occupera,

et s'il ne s'est présenté personne qui la réclame on l'enverra en maison de correction jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans.

—J'avais entendu dire qu'il existait certaines communautés religieuses qui se chargeaient de ces enfants.

—Certainement qu'il y en a et un certain nombre, mais elles sont insuffisantes. Les laïques aussi en ont fondé, nous avons même un orphelinat maçonnique, mais rien que pour Paris, il en faudrait le double. Puis chacun a un peu sa clientèle, ses pratiques, et l'admission n'est pas facile dans toutes ces maisons.

—Mais l'État? . . .

—L'État, Madame, est comme moi, il déplore cette situation, mais il n'y a pas encore remédié.

—Qu'attend-t-il, que les enfants meurent?

—L'État est au-dessus de vos attaques.

—Je vous dis moi que c'est abominable.

Oh! elle avait son franc-parler la digne femme.

—Gardez-là, dit le commissaire.

—Vous savez bien que nous ne le pouvons pas.

—C'est votre affaire.

—Oui, je le sais bien que c'est mon affaire.

Mme Laroche revint chez elle toute contrariée. Le soir elle conta tout à son mari, qui lui répondit :

—C'est un grand malheur, je n'ai jamais tant regretté de n'être pas plus fortuné, mais tu sais aussi bien que moi si nous pouvois tenter ce sacrifice. Geneviève elle-même nous le reprocherait un jour. Il faut donc nous résigner.

—C'est que la pauvre petite n'est pas bien aujourd'hui et j'aurais voulu lui finir son trousseau.

—Nous ne sommes pas à un jour près, dit Laroche, attendons si tu veux jusqu'à la semaine prochaine, mais jeudi au plus tard que ce soit sans rémission.

—Oh! avant, dit Mme Laroche, jusque là ce ne serait pas raisonnable.

Le jeudi arriva, Violette n'avait pas été prévenue de son départ et la petite paraissait s'habituer au quartier, quoiqu'il ne fût pas aussi brillant que celui de l'Opéra.

—Tu penses à ce qui a été convenu entre nous, dit le contre-maître à sa femme.

—Je ne pense qu'à cela.

Et quelques jours après.

—C'est ce trousseau qui n'est pas terminé.

—Presse-le.

Quinze jours après, le trousseau n'avait pas avancé. Le contre-maître apparaissait aux heures des repas, morose, taciturne, Mme Laroche ne parlait pas davantage, Geneviève pleurait toutes les larmes de ses yeux, seule Violette riait et se refaisait un bon petit estomac, très heureuse de sa nouvelle vie et ne semblant pas se douter qu'elle pût la perdre jamais.

Un soir Laroche ne vit pas l'enfant à sa place accoutumée. Il ouvrit la bouche pour interroger et il n'en eût pas le courage. Le dîner fut triste et muet. A la fin ce fut plus fort que lui.

—Et Violette ? . . . dit il.

—Partie.

—Tu as eu ce courage ?

—Tu l'exigeais.

—Sans doute, je te fais juge, il le fallait. C'est égal, tu aurais pu . . .

—Quoi !

—Attendre, voir . . . Elle est vraiment partie ? Alors ce soir la pauvre petite va coucher au dépôt, dans cette horrible préfecture de police . . .

Laroche se leva tout malade, bouleversé, il en voulait à sa femme de lui avoir obéi, à Geneviève d'avoir laissé faire sa mère, à lui-même d'avoir été si dur et égoïste.

—Où vas-tu ? lui dit Mme Laroche qui le vit chercher son chapeau.

—A la préfecture.

—C'est inutile, murmura la pauvre femme qui pleurait, c'est demain la veille de Noël et Geneviève m'a demandé son cadeau, je lui ai gardé Violette pour son petit Noël.

Violette, qui avait assisté dans l'autre chambre à cette petite scène, était dans les bras du digne homme qui l'enleva en l'air et l'embrassa avec des larmes plein les yeux.

“ Nous aurons deux enfants, dit-il.

Notre petite histoire a un épisode. Il est court et bien parisien.

Le lendemain on fêta la Noël, et le réveillon un peu court mais des plus gais, se prolongea assez tard. Une corbeille de pâtisseries et quelques autres friandises en firent tous les frais, mais la joie d'une conscience satisfaite et le bonheur des deux enfants assurés.

de ne plus se quitter, donna à cette agape intime et modeste un charme inconnu aux réunions bruyantes et folles d'une jeunesse insouciante.

Mais ce n'est pas là notre épisode.

On se rappelle que Violette avait un oncle, qu'on disait à son aise, mais qu'on n'avait pu retrouver et qu'on soupçonnait être aux Indes. On en revient quelquefois de ce pays lointain, mais quand on n'en revient pas, on y meurt. C'est ce qui est arrivé pour cet honnête parent dont on apprit, certain jour, le décès. Mais quel digne homme, mon Dieu ! . . . En effet, avant de mourir il s'était enrichi et avait eu soin de faire venir un notaire à son chevet, de lui dicter ses volontés et de donner les indications nécessaires pour qu'on retrouvât sa sœur qui, selon lui, demeurait à Paris et devenait son unique héritière.

La pauvre femme n'était plus de ce monde, mais Violette la remplaçait et la petite fille, un beau matin, se réveillait avec de belles rentes au soleil. Quatre cent mille francs, nous a-t-on raconté, un chiffre énorme, de quoi équiper une armée pour conquérir le monde, quand il faut un si petit coin pour être heureux.

Un tuteur lui fut nommé et l'enfant déclara qu'elle n'en voulait pas d'autre que l'artisan qui l'avait recueillie et qu'elle appelait son père.

Aujourd'hui que plusieurs années ont passé sur cette aventure, les Laroche, vieillis mais bien vivants, sont à la tête d'une vaste industrie touchant à la grande culture, et qui emploie quelques centaines d'ouvriers, pour lesquels l'ancien petit contre-maître a résolu le problème de l'existence digne et de la vieillesse respectée.

Quant à Violette et à Geneviève, elles ont épousé deux beaux jeunes gens, frères, et je vous étonnerais bien si je vous disais le nom qu'elles portent ; ceux de deux hommes populaires dans la grande et belle France et cités pour tout le bien qu'ils ont fait ; les nommer serait les trahir, car vous les reconnaîtrez aussitôt. Ne nous occupons d'ailleurs que de Geneviève et de Violette, Geneviève, que la fortune n'a pas changée, et qui est toujours bonne comme lorsqu'elle était enfant, et Violette, qui n'a jamais oublié la veille de Noël pour tous ceux qui souffrent, et qui a fondé une grande maison où tous les pauvres petits abandonnés grelottant sous la neige ou roulant dans le ruisseau, trouvent à la fois un refuge, une école et une famille.

FIN.

# GARCIA MORENO

---

(Suite.)

## § 7. *Urbina au pilori (1851-1853).*

Dans les premiers mois de 1851, le bruit se répandit dans l'Équateur qu'une nouvelle invasion de Florès menaçait le pays. Il n'en fallait pas plus à Urbina pour semer les germes d'une révolution. Après avoir fait miroiter à tous les yeux le spectre de Florès, les journaux du parti avancé dénoncèrent tous les hommes d'ordre, Noboa en tête, comme des partisans du prétendant. Les Jésuites, disaient-ils, n'avaient été rappelés que pour aplanir les voies au tyran ; si l'on ne déjouait leurs manœuvres, c'en était fait de l'indépendance de l'Équateur.

C'était pour l'habile intrigant l'heure de pêcher en eau trouble. Sous prétexte de calmer les esprits inquiets au moyen d'un grand apparat de splendeur et de force, Urbina réussit à attirer le président à Guayaquil ; mais ce fut pour se voir arrêter par les conspirateurs, mis à bord d'un bâtiment à voiles et jeté sur les côtes du Pérou. Puis, sans perdre de temps, Urbina fit ratifier ce brigandage par un semblant de vote populaire, et une convention, composée presque exclusivement de ses créatures, inaugura le règne de la terreur.

Le persécuteur voulait avant tout un décret d'expulsion des Jésuites ; mais pour ne pas assumer sur lui la responsabilité d'une mesure absolument impopulaire, il fit rendre ce décret par sa convention. Au dernier jour de leur mandat, en séance secrète, comme des criminels qui assassinent dans l'ombre, les députés votèrent la déportation de ces religieux.

Le décret à peine rendu, on les arracha à leurs résidences, et comme on pouvait craindre dans les grands centres l'explosion d'une indignation difficile à contenir, on les traîna par des chemins déserts

vers le petit port de Naranjal, où on les jeta sur un vaisseau qui les conduisit à Panama.

Dès lors, l'Équateur fut traité en pays conquis. Le vol, le pillage, l'assassinat, le sacrilège, furent à l'ordre du jour. Pour mener vie joyeuse avec ses prétoriens, le dictateur épuisait le trésor public et commettait les plus infâmes exactions contre les particuliers ; c'était le règne du radicalisme démocratique et du césarisme sauvage qui faisait courber tous les fronts.

Un homme cependant ne put se résigner à demeurer indifférent entre la victime et le bourreau. Au milieu d'un peuple terrorisé, il ne craignit pas de clouer au pilori le tout-puissant dictateur. L'indignation dont son cœur débordait fit explosion dans une satire d'une virulence sans égale et dont chaque trait restera comme un honteux stigmaté sur le front du coupable. Elle se terminait par ces mots : " Je sais, oui je sais le sort qui m'attend . . . mais si ma patrie délivrée de l'oppression qui l'étouffe peut enfin respirer librement, c'est avec joie que je descendrai au tombeau."

Urbina frémit de rage, mais devant l'effervescence publique produite par cette éruption volcanique, il crut prudent de dissimuler. Garcia Moreno n'était pas d'humeur à le faire attendre longtemps. Un mois après le cri d'alarme qui avait retenti dans tous les cœurs, il fonda de concert avec quelques amis, un journal hebdomadaire : "*La Nacion*." Ce titre indiquait suffisamment l'idée des rédacteurs et la nation esclave allait tous les huit jours agiter ses chaînes et protester contre l'opresseur.

Urbina comprit que *La Nacion* allait devenir une véritable machine de guerre contre son gouvernement. Il avait pu tolérer une poésie fugitive, mais la seule pensée d'une feuille périodique d'opposition le rendit furieux. En vertu de son pouvoir discrétionnaire sur la presse, il informa Garcia Moreno que s'il osait lancer un second numéro de *La Nacion*, lui et ses complices seraient inexorablement déportés, parmi les sauvages ou fusillés dans un défilé quelconque. Le commandant général de Quito reçut l'ordre de lui notifier cet ukase.

— " Dites à votre maître, lui répondit Garcia Moreno, qu'aux nombreux motifs de continuer le journal, se joint maintenant celui de ne point me déshonorer en cédant à ses menaces."

La ville entière, vivement surexcitée, observait avec attention ce duel d'un nouveau genre. Au jour marqué parut le second numéro de *La Nacion*, plus fort, plus agressif que le premier. Deux heures

après, Urbina signait l'arrestation de Garcia Moreno. Averti que la police devait le saisir, celui-ci sortit de sa demeure escorté de deux complices comme lui décrétés d'exil et se rendit sur la place publique afin de forcer les sbires à l'appréhender en pleine rue devant toute la population. De fait, on vit arriver bientôt les agents de la force publique, en nombre respectable. Après qu'ils eurent exhibé le mandat d'arrêt, les trois prisonniers montèrent à cheval sans opposer de résistance ; puis, saluant leurs amis, ils sortirent de Quito sans savoir où leur escorte allait les conduire.

La caravane se dirigea, par les provinces du Nord, vers la Nouvelle-Grenade. Sans doute, Urbina voulait confier les trois déportés à ses bons amis, les francs-maçons de Bogota. En peu de jours, ils arrivèrent à Pasto, premier poste du territoire grenadien, où le gouverneur les fit incarcérer.

De pareils hommes on pouvait tout craindre. Estimant moins dangereux de tenter une évasion que de rester entre leurs mains, Garcia Moreno profita d'un moment où la garde n'avait point l'œil sur lui pour franchir subtilement les portes de sa prison, traverser la ville à la faveur des ténèbres et se jeter dans la campagne.

Après bien des fatigues et des dangers il rentra à Quito, à la faveur d'un déguisement, mais il s'aperçut bien vite que, si l'indignation du peuple était grande, on n'avait pas encore assez souffert pour regimber contre l'autocrate. Jugeant inutile, dans ces conditions, de prolonger son séjour dans sa patrie, il alla s'embarquer sur un vaisseau étranger qui faisait voile pour le Pérou.

Toutefois il acquit bientôt la preuve de l'immense influence que ses protestations avaient exercée sur l'opinion publique. A peine sur la terre étrangère, il apprit que, malgré les déclarations furibondes des journaux ministériels, les électeurs de Guayaquil l'avaient choisi comme leur représentant au sénat, en vue du congrès qui devait s'ouvrir sous peu. La résistance active portait ses fruits. Garcia Moreno s'attendait bien à un coup de force, mais il entra dans ses vues de pousser le despote à multiplier les actes de brutalité afin de le mettre au ban de l'opinion. Il se présenta donc à l'ouverture des chambres pour prendre possession de son siège. Le gouverneur de Guayaquil, l'âme damnée d'Urbina, l'ivrogne Roblez, exécuta ponctuellement la consigne qu'il avait reçue du maître. Ses agents empoignèrent le sénateur comme s'il se fût agi d'un simple vagabond, et le traînèrent, après quelques jours de déten-

tion, sur un vaisseau de guerre qui le déposa sur les côtes du Pérou, dans le petit port de Payta.

### § 8. *Exil (1853-1856.)*

Pour colorer les violences dont on s'était rendu coupable à l'égard de Garcia Moreno, il fallait aussi travailler à le perdre dans l'esprit public ; Urbina s'y essaya de son mieux dans son message au congrès. Garcia Moreno ne voulut point, en se taisant, faire le jeu de ce Marchiavel au petit pied qui n'eût pas manquer de signaler son silence comme une admission incontestable de sa culpabilité. Le pamphlet qu'il lança contre Urbina et les siens, daté du 17 novembre 1853, porte en titre : *La Verdad a mis Calomniadores* (La vérité à mes calomnieurs)." Il produisit sur le peuple un effet immense. Puis, le 15 mars 1854, se répandit en dépit des sbires, un second numéro de *La Verdad* plus écrasant que le premier.

Garcia Moreno entrevoyait le jour de la délivrance, parce que, grâce à ses excitations énergiques, les tyrans n'avaient pas assez chloroformisé le peuple pour le rendre insensible à leurs attentats. Sans doute, ce peuple laissait ébranler sous ses yeux la morale et la religion, les deux colonnes de la société ; mais à ses sourds rugissements, on entrevoyait le moment où l'instinct de conservation lui arracherait le cri redoutable qui met en fuite les assassins. Alors, si un homme se rencontrait, capable de faire l'œuvre de Dieu, la nation se relèverait de ses ruines. L'ardent patriote pressentait vaguement qu'il était cet homme, et que la plume bientôt devait le céder à l'épée. Il résolut donc, pendant qu'Urbina comblerait la mesure de ses iniquités, de consacrer à son propre perfectionnement le temps qu'il devait passer sur la terre étrangère. Vers le milieu de décembre 1854, il dit adieu à ses compagnons d'exil et s'embarqua pour Panama. Un mois après il arrivait à Paris.

Garcia Moreno ne se laissa pas éblouir par les spendeurs de la Babylone moderne, et reprit avec passion ses études favorites.

Il professait un culte spécial pour la chimie ; et ce qu'il chercha de prime abord à Paris, ce furent des maîtres, des instruments, des laboratoires. Il eut la bonne fortune de trouver, dans l'illustre naturaliste Boussingault, un professeur distingué entre tous. Boussingault avait parcouru l'Equateur pendant la guerre de l'Indépen-

dance, étudié ses volcans, distancé Humboldt lui-même dans l'ascension du Chimborazo : il se lia d'amitié avec ce singulier exilé, qui trouva moyen de pénétrer dans le cratère du Pichincha, en même temps qu'il travaillait à endiguer les torrents de lave du volcan révolutionnaire. Malgré ses nombreuses occupations, l'illustre maître consentit à le recevoir au nombre de ses élèves privilégiés.

Dès lors Garcia Moreno reprit la vie d'étudiant reclus, sans autres compagnons que ses livres. Confiné dans un appartement très modeste, loin des boulevards tumultueux et de la foule oisive, il se levait de grand matin, travaillait toute la journée et continuait bien avant dans la nuit ses infatigables recherches. Avec un pareil régime, il fit en peu temps des progrès merveilleux.

Pour se délasser, il se mettait au courant du mouvement politique, littéraire, industriel et militaire de la France. Rien ne lui était indifférent, parce qu'il ne voulait rester étranger à aucune des connaissances qu'un homme d'Etat doit posséder. Une fois renseigné sur les méthodes, sur les systèmes, il se réservait de les juger à la triple lumière de la religion, de l'expérience et du bon sens.

Paris fut donc pour Garcia Moreno une école de haute science ; mais par la grâce de Dieu que voulait faire de cet homme un instrument de salut pour tout un peuple, cette vaste fabrique d'antechrists, devint encore pour lui le foyer de la vraie vie chrétienne. Depuis plusieurs années, sa piété, autrefois si fervente, s'était sensiblement refroidie. Sa conscience le lui reprochait souvent ; mais qu'il est difficile de retrouver la vie du cœur !

Un singulier incident vint donner à cette âme engourdie le coup d'éperon dont elle avait besoin. Garcia Moreno se promenait un jour, dans les allées du Luxembourg avec quelques patriotes exilés comme lui. L'entretien roula sur un malheureux qui avait refusé les sacrements en face de la mort. Quelques-uns trouvaient cette conduite irréprochable ; Garcia Moreno prétendait, au contraire, que l'impiété à la mort était une vraie monstruosité. Ses adversaires s'en prirent alors aux dogmes du catholicisme ; mais sur ce terrain ils virent bientôt qu'ils avaient affaire à plus fort qu'eux. Il leur parla avec tant d'enthousiasme et de sagacité de la vérité et de la beauté des mystères chrétiens, qu'un de ses interlocuteurs, pour esquiver la discussion, lui dit avec une franchise un peu brutale ; " Vous parlez très bien, cher ami ; mais cette religion si belle, la pratiquez-vous ? Depuis quand vous êtes-vous confessé ? " R. P. B.

(A continuer.)

# L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

---

## L'ORDRE TERRESTRE

### L'ORDRE DANS LE RÈGNE VÉGÉTAL.

---

#### ART. 1<sup>er</sup>. ORGANISATION DES VÉGÉTAUX.

Dans le règne minéral, les corps sont composés de molécules similaires, simplement juxtaposées, disposées parfois avec une régularité géométrique, comme dans les cristaux, mais vous n'y trouvez ni l'organisation, ni la vie.

Le végétal est un organisme vivant, qui naît, se développe et peut se reproduire.

Ne pouvant comme l'animal se déplacer pour aller à la recherche de sa nourriture, il la trouve cependant presque toujours à sa portée, dans l'humus ou terreau qui couvre le sol ; c'est là qu'il plonge ses racines, et, par une multitude de fibres, de fibrilles formées d'un tissu perméable, il absorbe les liquides, les sucs dont il a besoin.

Pour élaborer et faire circuler cette nourriture, le végétal est en partie composé de cellules allongées, de vaisseaux capillaires par lesquels, le suc nourricier, la sève, se rend de la racine jusqu'aux parties supérieures, et, de là, partout où se fait l'assimilation.

Quelle délicatesse dans ces vaisseaux conducteurs ! Dans les jeunes branches de certains arbustes, il en est qu'on appelle trachées ; à leur intérieur s'enroule en spirale un fil semblable au fil de cuivre qui forme l'élastique des bretelles : quand on brise doucement une jeune pousse de rosier, de sureau, on aperçoit souvent entre les parties séparées un fil très léger qui se déroule : c'est le fil d'une

trachée ; simple parfois, ailleurs il est double ou multiple, et ses spires parallèles peuvent en partie se dérouler. Malgré l'action de la pesanteur, la sève monte dans ces tubes capillaires jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Elle arrive aux feuilles dont le tissu spongieux rappelle celui de nos poumons.

*Respiration des végétaux.* — C'est par les feuilles, en effet, que s'exerce la respiration des plantes et leur structure est adaptée à cette fonction. Examinez leur surface avec une bonne loupe, vous y apercevez une foule de petites ouvertures, de petites bouches appelées stomates par lesquelles l'air pénètre à l'intérieur de leur tissu. Ces stomates sont nombreux : " L'iris, dit Le Maout (*Botanique*, p. 723), l'iris en présente douze mille sur une étendue d'un pouce carré, l'œillet quarante mille, le lilas cent vingt mille." Et ce savant ajoute : " chaque stomate est comme une élégante boutonnière garnie d'un double ourlet formé de deux cellules arquées en sens inverse pour présenter une petite ouverture.—L'air y pénètre donc, et par l'intermédiaire des cellules poreuses qui forment le tissu de la feuille, il communique avec la sève, échange avec elle une partie de ses gaz. Vivifiée par cet échange, la sève redescend, se répand dans toutes les parties de la plante où elle doit s'assimiler aux tissus. C'est ainsi que le végétal se nourrit, qu'il se développe et grandit."

Pendant le jour, et sous l'influence de la lumière solaire, les feuilles produisent un autre effet non moins précieux pour l'harmonie universelle : elles décomposent l'acide carbonique, si nuisible aux animaux, elles absorbent le carbone pour le fixer dans leurs tissus et rendent à l'air où nous vivons l'oxygène purifié. Les feuilles rétablissent ainsi l'équilibre que la respiration des animaux et toutes les combustions tendent à détruire, et maintiennent dans l'air sa pureté native.

Puisant ces aliments dans l'air et dans le sol, la plante se nourrit, se développe ; dans cette évolution, nos arbres produisent, chaque année, de nouveaux bourgeons d'où sortent des branches comme autant de plantes greffées sur les premières. Ces bourgeons, dans nos climats, se forment vers la fin de l'été ; ils traversent donc l'hiver ; comment peuvent-ils résister aux rigueurs du froid ?

" Dans les pays sujets à un hiver rigoureux, dit Adrien de Jussieu, (*Botanique*, p. 122,) les premières feuilles (de ces bourgeons), les feuilles les plus extérieures qui servent d'enveloppe aux autres, présentent des modifications qui les rendent propres à résister elles-

mêmes, et à protéger les parties les plus intérieures. Leur consistance est écaillée, dure et sèche ; souvent elles sont imprégnées de matières conduisant mal la chaleur, comme la résine (dans le maronnier d'Inde par exemple) ; d'autrefois elles sont doublées d'un épais duvet, etc."

*Croissance des arbres.* — La croissance des arbres peut se continuer pendant des siècles, et dans nos grands dicotylédons, (chênes, hêtres, châtaigniers, etc.) chaque année une couche nouvelle vient s'ajouter aux intérieures précédentes, si bien que leur nombre à la base permet de compter le nombre de leurs années.

Quelle durée dans certaines espèces et quelle expansion ! — A Jérusalem, on voit encore huit oliviers énormes qui, dit-on, remontent au premier siècle de notre ère.

Dans le Liban, quelques vieux cèdres semblent rappeler l'époque de Salomon. Un voyageur nous disait tout récemment en avoir vu qui mesuraient 10, 12 et même 17<sup>2</sup> mètres de circonférence.

Près de Sancerre, dans le Cher, on trouve un châtaignier dont le tronc a plus de trois mètres de diamètre ; on le croit âgé de plus de mille ans, et cependant il produit, chaque année, une récolte abondante.

Le châtaignier de l'Etna est plus célèbre encore, il a près de cinquante mètres de tour, et pouvait autrefois abriter cent cavaliers sous son vaste feuillage ; il faut dire que ce géant de l'Etna n'est pas un arbre unique : il a été formé de plusieurs troncs qui se sont ensuite soudés ensemble.

Le baron de Hübner (*Promenade autour du monde*, 1871), nous cite un autre exemple du développement prodigieux que peuvent atteindre certains arbres : ce sont les Séquoia (ou Vellingtonia qu'il vit dans l'Amérique du Nord. Ces arbres qu'on appelle Big-trees, à cause de leur grosseur, appartiennent à la familles des conifères (celle de nos sapins, de nos pins) ; ils ont le tronc lisse, d'un rouge mat, les branches horizontales et relativement courtes. " Les Big-trees de Mariposa, dit M. de Hübner, méritent leur réputation ; il y en a plus de 400 qui présentent un diamètre de plus de 30 peds, une circonférence de plus de 90, et une hauteur d'environ 300 peds ou plus. Quelques-uns, terrassés par le vent, sont couchés sur le sol : un de ces troncs tout creusé forme un tunnel naturel ; nous l'avons, dans toute sa longueur, traversé à cheval sans baisser la tête. Un autre, debout et vert encore, permet à un cavalier d'entrer dans son

intérieur, de s'y retourner et de sortir par la même ouverture. Ces deux arbres forment le grand attrait des touristes : ils veulent tous entrer dans la cavité de l'un et traverser l'autre." (*Promenade autour du monde*, t. 1<sup>er</sup>, p. 249.)

La plante croît donc, et pendant un certain temps se développe comme un organisme vivant. Mais enfin sa vie est limitée ; après une durée plus ou moins longue, elle s'affaiblit, elle meurt.

Pour que l'espèce persiste, elle a reçu comme les animaux la faculté de se reproduire, et, arrivé à sa maturité, le végétal produit des fleurs, des fruits, des graines d'où pourront naître des individus semblables à ceux dont ils proviennent. Il y a plus de cent mille espèces de plantes : chacune à son mode de reproduction, une structure spéciale pour ses étamines, ses pistils, et toutes les parties qui s'y joignent pour protéger, favoriser, compléter cette importante fonction.

*Caractères esthétiques.* — Dans les plantes, le côté esthétique n'a pas été négligé ; presque toujours elles offrent, dans leur développement normal, une régularité, des proportions qui les rendent l'ornement de la nature ; mais dans les fleurs surtout, une foule de détails, la forme, la structure intime, les couleurs, les nuances les plus délicates, l'élégance et la symétrie des parties, trahissent la main d'un artiste qui a voulu répandre jusque sur ces êtres inférieurs le caractère et le charme de la beauté. Et ne craignez pas d'examiner de près son œuvre : prenez plutôt votre microscope, sondez les moindres détails des tissus : plus vous pénétrez avant dans cette étude, plus vous apercevez de perfection, de délicatesse dans la structure des plus humbles fleurs.

*Précautions pour la perpétuité de l'espèce.* — Que de précautions prises pour assurer aux plantes la perpétuité de leurs espèces ! Dans un grand nombre, les graines sont fines et légères ; elles peuvent être facilement emportées par les vents en un lieu favorable à leur germination ; d'autres graines sont pourvues d'ailes, de couronnes, ou surmontées d'aigrettes qui facilitent leur transport. Malgré ces précautions, un grand nombre périt, ou sert de nourriture aux animaux ; mais telle est leur fécondité que toujours quelques-unes trouvent des circonstances propres à leur développement. "La fécondité des plantes, dit Delafosse (*Botanique*, p. 368,) étonne l'imagination : on a compté deux mille graines sur un seul pied de

mais, quatre mille sur un pied de soleil, trente-deux mille sur un pied de pavot, et jusqu'à trois cent soixante mille sur un seul pied, de tabac." On conçoit dès lors que la perpétuité des espèces soit assurée.

#### ART. II. L'ORDRE DANS LES PARTIES ACCESSOIRES.

D'après les faits et les observations précédentes, il est évident qu'il y a de l'ordre dans les diverses parties de la plante ; les organes du végétal sont habilement construits, et leur structure parfaitement adaptée à leurs fonctions.

Cet ordre se retrouve jusque dans les détails les plus accessoires. Chacun sait que certaines plantes, trop faibles par elles-mêmes, ont besoin de s'attacher à des appuis ; il est curieux de voir, comment, selon les espèces, les moyens varient pour cette fixation. Dans la clématite et les capucines, c'est un pétiole qui s'attache à tous les corps ; dès que la pétiole de la clématite rencontre une branche, il se courbe, et l'embrasse en se contournant. La vigne, les petits pois ont des vrilles qui se contournent en tire-bouchon très solide.

Les vrilles de la vigne se dirigent vers les parties obscures : de ce côté sont les appuis ; leurs extrémités sont munies de petites pelotes qui peuvent s'appliquer même sur la pierre et y adhérer fortement grâce à la matière résineuse qu'elles sécrètent. Si les vrilles ne rencontrent rien, les pelotes et leurs glandes ne se développent pas. Darwin lui-même reconnaît dans ces faits : "de merveilleuse adaptation des organes à un but."

*Disposition régulière des feuilles.* — L'ordre, la régularité se trouve encore dans la disposition des feuilles, et la phyllotaxie est devenue une science. Un naturaliste genevois, Charles Bonnet, remarqua le premier que les feuilles ne sont pas jetées au hasard, mais selon les espèces d'après une loi constante, aujourd'hui formulée. Tantôt elles sont opposées deux à deux, tantôt disposées en couronne, verticillées ; dans plusieurs plantes, la ligne qui passe par les nœuds successifs d'où naissent les feuilles décrit une spirale autour de la tige ; après un certain nombre de spires, on arrive à une feuille placée directement au-dessus de la première, et toutes les feuilles suivantes correspondent de même aux feuilles inférieures.

Cet ordre des parties de la plante me rappelle l'histoire d'une graine de catalpa, raconté par Louis Veillot (*Cà-et-là*, t. 1<sup>er</sup>, p. 465).

Un certain M. Jérôme part pour un voyage, et nous raconte ainsi ses préparatifs :

“ Je me mis à une besogne fâcheuse, difficile, redoutée : Je fis ma malle, je procédai à ce travail cruel avec tous les agacements, toutes les sueurs et tout l'insuccès ordinaires. Je combinai, je recommençai, je désespérai. Impossible de mettre les choses à leur place, et de ne point les froisser ; impossible de combler les vides, et de faire entrer dans cette maudite malle ce que j'en avais tiré.” Enfin, après de longs efforts, Jérôme réussit à remplir, à fermer sa malle, et alla se reposer au jardin. Ce faisant, il passe sous un catalpa, plante venue des tropiques, remarquable par son ample feuillage et, au printemps, par ses grandes fleurs d'un beau blanc ponctué de pourpre. C'était l'automne ; Jérôme aperçoit un des étuis où la graine de cet arbre est contenue ; il le prend, il l'ouvre, et après en avoir examiné l'intérieur, il se met à réfléchir : “ La graine de catalpa est un petit noyau auquel adhèrent deux ailes légères et transparentes, pareilles à celles des libellules. Chaque étui en contient vingt ou trente. Le moment venu, les étuis secoués par le vent s'ouvrent, la graine déploie ses ailes, le vent l'emporte où Dieu veut qu'il pousse un catalpa.” Mais ce qui faisait réfléchir Jérôme, c'était l'art avec lequel ces graines ailées étaient entassées, disposées dans l'étui encore vert : chacune avait sa cellule tapissée de ouate, où ses ailes délicates, soigneusement étendues, étaient garanties de tout froissement. Il n'y avait ni trop-plein, ni place perdue, ni un faux pli : Jérôme était en admiration devant cet emballage, lui qui venait de se donner tant de peine pour le sien, encore, sans y bien réussir ! La veille il aurait dit : c'est un jeu du hasard, c'est le génie de la nature ; alors il comprit que la main de l'Ouvrier était trop visible ; il se mit à réfléchir, à prier, à voir Dieu partout, et enfin, après une longue lutte, il se convertit.

Tout botaniste l'avouera sans peine, ces exemples ne sont pas des exceptions : partout dans le règne végétal, il y a cet ordre, cette harmonie, entre toutes les parties de la plante, entre ses organes et leurs fonctions.

*Ordre général en Botanique. Rapports des espèces.* — L'ordre se trouve aussi dans les espèces, les genres et dans tout l'ensemble du règne végétal.

Un des caractères de l'ordre, c'est l'unité dans la variété. Ces deux choses se remarquent dans chaque espèce. Vous y comptez

dés individus nombreux, il y a des variétés naturelles, il en est que la culture obtient, développe, et l'on sait quelle diversité de fleurs, de fruits, l'horticulteur habile peut obtenir dans une seule espèce.— Et cependant, il y a dans cette variété une stabilité du type que rien ne peut détruire : les générations se succèdent, des milliers, des millions d'individus disparaissent, le type spécifique persiste : les graines renfermées il y a quatre ou cinq mille ans dans les cercueils égyptiens, comparées aux graines actuelles, n'ont pas un seul organe changé.

Si vous comparez les espèces entre elles, vous trouvez bientôt qu'elles peuvent se grouper en familles naturelles, en genres de plus en plus élevés. Ce groupement des espèces, ce travail de classification ne cesse d'être l'objet de l'étude des savants ; ils voudraient reproduire dans leur science l'ordre et le plan qui existe dans la nature elle-même, et ce travail est en grande partie accompli.

Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs systèmes de classification avaient été déjà proposés. Celui de Linné, publié en 1734, les fit tous abandonner ; il était basé sur la considération des fleurs et des organes de la reproduction, et séduisit par sa simplicité ; il avait aussi l'avantage de considérer dans la plante sa partie la plus belle, la plus brillante, celle qui présente des appropriations, des adaptations nombreuses avec le plus d'éclat et de variété.

La classification de Linné pourtant ne pouvait suffire ; elle reposait sur des caractères trop souvent secondaires, et réunissait dans un même groupe des végétaux extrêmement différents.

Vers la fin du siècle dernier, Bernard et Laurent de Jussieu proposèrent un système plus naturel, où le classement des plantes est fondé d'abord sur les caractères les plus essentiels, ensuite sur les autres, d'après le degré de leur importance, ou, comme ils disaient, d'après la subordination des caractères. C'était un essai de classification naturelle, où l'ordre de la science tend à refléter celui qui existe dans la nature elle-même, et depuis, une foule de savants botanistes l'ont suivie, perfectionnée.

Une comparaison, tirée du règne végétal par l'un de ces savants, Adrien de Jussieu (*Botanique*, p. 403), peut donner une idée des rapports qui relient les innombrables espèces des plantes : les divers groupes des espèces, des familles, des genres, sont comme les branches d'un grand arbre ; les groupes inférieurs se rattachent à des groupes supérieurs de plus en plus étendus, et finissent par se rallier tous en un tronc unique par un certain nombre de caractères com-

munis.—Malgré son immense variété, le règne végétal se ramène donc à l'unité, et la science y découvre de plus en plus les traits de l'ordre et de la beauté.

### ART. III. CAUSE PREMIÈRE DE L'ORDRE DANS LE RÈGNE VÉGÉTAL.

Qu'on nous permette une dernière considération fondée sur la germination, la fécondité, l'expansion des plantes. Dans chacune d'elles, dans les espèces supérieures surtout, la moindre observation découvre un organisme composé de milliers, de millions de parties, de molécules, formant, avec la régularité la plus précise, un grand nombre d'organes parfaitement adaptés à leurs fonctions.

D'où vient que toutes ces parties, toutes ces molécules d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, etc., s'unissent, se groupent dans un ordre si parfait ?

Cela procède de la graine, direz-vous.—Soit, mais songez que cette graine est peu de chose près de la plante, celle de l'eucalyptus est moins grosse qu'un grain de blé, et cependant cet arbre atteint des proportions énormes, sa hauteur dépasse parfois cent mètre (trois cents pieds). Dans la graine elle-même, le principe de la plante n'est qu'une simple utricule où le microscope le plus puissant ne découvre que quelques filets, quelques granulations au milieu d'une légère enveloppe; d'où vient donc cette force expansive qui, de cette utricule, fera sortir un chêne gigantesque, un châtaignier comme celui de l'Etna ? D'où vient cette force directrice si variée, mais cependant si constante dans la même espèce, que toujours elle finit par reproduire le type du végétal générateur ? Attribuer au hasard, ou même à quelque cause première aveugle, une force capable de réaliser tant de merveilles d'ordre et d'adaptation, voilà ce qui me semble difficile à concevoir. Si encore ce phénomène ne se réalisait qu'une fois ! Mais non, il se reproduit des milliers de fois à chaque génération ; chaque année cette plante, cet arbre produira des milliers de fruits, de graines, toutes possédant la même puissance de reproduction. Dire que tout cela se fait machinalement, fatalement, sans cause intelligente, me semble aussi peu raisonnable que d'admettre, sans artiste, une machine se construisant elle-même, réparant ses pertes, développant ses organes, produisant par milliers d'autres machines semblables, et cela pendant une longue suite de siècles.

L'ordre qui brille dans les plantes appelle donc une cause intelligente, et plus l'esprit humain voit cet ordre, mieux il remonte à cette cause.

Ainsi, l'illustre botaniste suédois, l'auteur de la classification botanique la plus brillante, Linné, écrivait après ses travaux et ses découvertes :

“ Le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi ; je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui-même que j'ai aperçu, saisissant mon âme, l'a jetée dans la stupeur de l'admiration. J'ai suivi çà et là sa trace dans les choses de la création, et dans toutes ses œuvres, mêmes les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force, quelle sagesse, quelle ineffable perfection ! J'ai observé comment les êtres animés se superposent et s'enchaînent au règne végétal, les végétaux eux-mêmes aux minéraux... Le Soleil et tout le système sidéral immense, incalculable, m'ont apparu, suspendus par le premier Moteur, la cause des causes, le guide, et le conservateur de l'Univers. Toutes les choses créées portent donc le témoignage de la sagesse et de la puissance divine ; leur beauté, leur harmonie, leurs justes proportions proclament la puissance de ce grand Dieu.”

Chez les grands botanistes modernes, on retrouve ces mêmes idées, ces mêmes conclusions.

L'amiral Jurien de la Gravière, président de l'Académie des sciences, disait dans la séance publique annuelle du 27 décembre 1886 :

“ On dirait vraiment que la botanique a eu de tout temps le privilège de faire des saints et des sages : c'est une science douce, imprégnée en quelque sorte du parfum des fleurs... elle admire le Créateur dans ses œuvres...” (*Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, 27 décembre 1886.)

D. L. DE SAINT-ELLIER.

# LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

---

## CHAPITRE PREMIER.

Au fond de la baie de Kenmare, en Irlande, un soir du mois de septembre 1874, le soleil se couchait au milieu de nuages rouges et épais. Il disparaissait peu à peu entre les îles qui couvrent l'Océan, pendant qu'en face de lui, au fond du golfe, montait une nuée d'orage.

Assis au seuil de leurs cabanes, causant entre eux et fumant leur pipe, les pêcheurs contemplaient l'horizon avec inquiétude et songeaient tristement à ceux de leurs compagnons qui étaient en mer. De temps en temps, leurs femmes venaient s'accouder auprès d'eux, se mêlaient un instant à la conversation, rappelaient les enfants qui jouaient entre les rochers et rentraient chez elles.

Les mouettes blanches ou grises, oiseaux respectés en Irlande comme en Écosse, passaient au-dessus des eaux en effleurant du bout de leur aile la crête des vagues, ou décrivaient en l'air de mystérieuses courbes. Ce sont les hirondelles d'Irlande, au plumage varié de mille nuances délicates, et les pêcheurs de la côte, habitués à les voir sans cesse autour d'eux, les protègent de leur mieux.

A mesure que la lumière du jour s'éteignait, les toits et les clochers de la petite ville de Kenmare, qu'on voyait à gauche, se confondaient dans l'ombre, et les contours des falaises perdaient leur netteté.

Entin le soleil disparut tout à fait, ne laissant après lui que des lueurs sanglantes qui se reflétèrent dans la mer, et l'approche de la nuit fit entrer les pêcheurs dans leurs chaumières.

Presque aussitôt le vent s'éleva avec violence ; il passa au-dessus des lacs de Killarney, souffla dans la Vallée-Noire et vint soulever les vagues, faisant écumer leurs cimes, les maintenant un instant, sifflantes, puis les laissant retomber sur les rochers avec un bruit lugubre, pareil à celui d'un géant vaincu qui s'affaisserait sur le sol.

Peu de temps après, le nuage, qui avait fini par couvrir le ciel, éclata, et des torrents de pluie mêlés d'éclairs s'en échappèrent. La foudre sillonna les flancs du Carrau-Tual, le haut sommet de l'Irlande dont la cime, perdue dans les airs, semblait être le foyer de l'ouragan, et le tonnerre gronda répercuté par les échos des montagnes.

Les pêcheurs de Dumborough, retirés maintenant au fond de leurs cabanes, se racontaient des histoires sinistres, ou bien ils se disaient que, par les nuits d'orage, les fées de la montagne s'assemblent sur le Carrau-Tual, y font leur sabbat en dansant avec les lutins, et chantent en une langue inconnue des rondes fantastiques, ou qu'elles passent dans l'air, au milieu des éclairs qui forment leurs couronnes, avec de longues robes flottantes et les cheveux au vent. Et alors, malheur à celui qu'elles rencontrent égaré sur leur chemin ! Leurs yeux lancent des flammes qui rendent aveugle, et si leur baguette touche votre front, la folie est le présent qu'elles vous laissent.

Quelquefois, il se faisait des silences ; ces hommes de la mer évoquaient le souvenir de plus d'une nuit passée dans leur barque, par le gros temps, et où ils avaient vu se perdre leurs compagnons. Mais, quand au-dessus des bruits de la tempête, perçait le bruit lugubre des courlis et qu'on entendait le battement de leur grandes ailes, les pêcheurs se signaient pieusement, car on croit, en Irlande, que le cri des courlis pendant l'orage sur le Carrau-Tual est le présage ou l'annonce d'une mort.

La mort visitait en effet le village de Dumborough. Dans un cottage posé sur les flancs de la montagne, mistress Mac-Gaway se mourait. Etendue sur son lit à colonnes, son visage calme et régulier reposant sur des oreillers, les yeux à demi baissés, les mains jointes, elle priaït avec ferveur. Auprès d'elle était une table sur laquelle deux cierges allumés entouraient un crucifix d'argent. Un peu plus loin, agenouillé sur un prie-Dieu, le curé de Dumborough lisait les prières des agonisants sur un ton doux et lent qui s'abaissait après chaque verset.

Au fond de la chambre, à moitié cachés par les rideaux d'une fenêtre, deux serviteurs égrenaient leur chapelet. C'était un ancien pêcheur et sa femme, qui étaient restés tous les deux au service de mistress Mac-Gaway, après la mort de son mari.

Enfin, au pied du lit, la tête dans ses mains, une jeune fille était agenouillée, essayant en vain de retenir ses pleurs. C'était presque une enfant, on eut pu le croire du moins, à voir sa taille élancée et

fine appuyée sur le bois du lit, et les longues boucles blondes qui couvraient son cou et ses épaules.

Le silence qui régnait dans cette chambre contrastait avec l'agitation du dehors ; pendant que le vent grondait dans les montagnes, pendant qu'il arrachait les branches de sapin, la voix du prêtre s'élevait seule auprès de la mourante, interrompue seulement par un sanglot de la jeune fille, et l'âme de celle qui allait quitter la terre était calme et résignée. Le prêtre lut la dernière strophe des prières liturgiques, et le silence devint plus profond. Mistress Mac-Gaway ouvrit alors les yeux, son regard se porta en face d'elle, sur un tableau suspendu au mur. Il représentait un homme de haute taille, au front large, à demi caché par des cheveux grisonnants. Les yeux étaient bleus et doux, le nez droit, et sur les lèvres se dessinait un fin sourire.

Il était enveloppé d'un manteau rejeté sur l'épaule et, à ses pieds, au-dessous du cadre, il y avait un écusson gravé à ses armes, entouré d'une banderolle flottante sur laquelle on lisait en irlandais et en latin son nom et sa devise :

“Fergus Mac-Gaway. Sois chrétien !”

Que de fois sa femme était venue pleurer et prier en face de ce tableau ! Dans combien de circonstances difficiles avait-elle cherché un conseil aux pieds de l'époux qu'elle avait tant aimé ! Et maintenant, à cette heure suprême, c'était encore son sourire qu'elle contemplait une dernière fois ; elle regarda longuement cette figure énergique, et deux larmes vinrent à sa paupière :

“Fergus !” murmura-t-elle.

Puis, l'espérance illuminant son visage :

“A bientôt, à toujours !” reprit-elle.

Ses yeux se refermèrent, elle se recueillit un instant. Au bout de quelques minutes, elle parut se réveiller et chercha sa fille du regard.

“Ellen !” fit-elle.

La jeune fille se releva, et, redressant les oreillers de sa mère, elle resta si près d'elle que la main de mistress Mac-Gaway se perdit dans ses cheveux blonds. Le vieux prêtre se rapprocha des deux femmes, et la mourante, s'adressant à sa fille, lui dit d'une voix éteinte et entrecoupée :

“Ellen.... je vais mourir.... je te laisse seule.... Dieu t'aidera.... Il sera ton protecteur....”

La pauvre femme s'arrêta un instant pour reprendre ses forces, puis elle continua en faisant un effort :

“ Souviens-toi que tu es, par moi, la petite-nièce d'O'Connell . . . que ton père est mort en chrétien . . . Souviens-toi de tous ceux des nôtres qui ont combattu pour la foi . . . tu restes seule de la famille . . . garde sa devise . . . ”

Elle retomba épuisée sur ses oreillers. Ellen se serra sur sa poitrine ; d'un dernier geste sa mère lui montra le tableau et murmura :

“ Sois chrétienne ! ” . . .

A ce moment, un cri aigu retentit au-dessus du toit de la maison, deux ailes grises passèrent devant la fenêtre : c'était le courlis qui s'envolait.

Mais mistress Mac-Gaway ne l'entendit pas ; son âme était retournée à Dieu.

Ellen tomba à genoux, saisit les mains de sa mère et les couvrit de baisers en sanglotant avec désespoir. Le saint prêtre s'agenouilla lui aussi, il y eut quelques instants d'un pénible silence, pendant lesquels on n'entendait que les sanglots d'Ellen.

Peu à peu, cependant, la jeune fille devint plus calme ; elle grava dans sa mémoire les derniers conseils de sa mère mourante, elle se promit de les suivre et d'y être fidèle à tout prix et à jamais. Son esprit, qui la veille encore était insouciant, reçut une atteinte profonde ; il prit pour toujours, à cette heure décisive, le caractère de force et de douceur à la fois. Son cœur se brisa, il plia sous le poids de la douleur, mais ce ne fut que pour remonter plus haut, ainsi qu'un fruit balancé sur la branche par le vent d'orage se penche vers la terre et se redresse ensuite avec plus de vigueur.

Quand le prêtre la vit calmée, il se releva, regarda un instant avec tristesse le beau visage de mistress Mac-Gaway, ses traits réguliers que la mort avait embellis et revêtus d'un calme majestueux, puis, se retournant, il appela le vieux pêcheur, qui était toujours agenouillé au fond de la chambre.

“ Glenford ! ” dit-il.

Le vieillard se leva et s'avança vers le curé.

C'était un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans ; ses épaules étaient voutées par le rude travail qu'il avait exercé toute sa vie ; des mèches de cheveux blancs couraient sur son front ; il avait le teint brûlé par le soleil et la brise de mer ; sous ses épais sourcils on voyait apparaître deux yeux gris et clairs tout entourés de

petites rides ; son nez était bombé et retombait sur une bouche largement fendue aux lèvres minces ; un collier de barbe blanche entourait son visage et couvrait le haut de sa vareuse de matelot de grosse laine bleue. Quand il s'approcha du lit de la morte, ses jambes tremblaient, et il passa rapidement le revers de sa main sur ses yeux pour écarter les larmes qui roulaient sur ses joues creuses.

—Glenford, dit le curé, tu va veiller ici jusqu'au petit jour ; quand il poindra, tu iras au village porter la nouvelle et t'occuper de faire préparer ce qui est nécessaire pour l'enterrement de mistress Mac-Gaway. M'entends-tu ?

—Oui, monsieur le curé.

—C'est bien. Vous, Betsy, contiua le bon prêtre en s'adressant à la femme qui s'approchait, vous allez laisser miss Ellen ici pendant quelque temps, puis vous lui ferez prendre un peu de repos : la pauvre enfant en a grand besoin. . . . ”

Enfin le curé s'approcha de la jeune fille, et lui toucha l'épaule ; Ellen, en se redressant, le vit debout devant elle.

—Ma chère enfant, lui dit-il, Dieu vous a repris votre mère, que sa sainte volonté soit faite ! Vous êtes bien seule en ce monde, mais il vous reste un ami : le vieux curé de Dumborough sera toujours prêt à vous rendre service. Soyez forte, mon enfant, soyez courageuse. ”

Et sans attendre la réponse d'Ellen, il s'agenouilla auprès du lit, pria un instant, bénit une dernière fois le corps de la morte et, faisant un grand signe de croix, sortit de la chambre.

Quand le curé ouvrit la porte, l'orage s'était apaisé, la pluie ne tombait plus, les flots de la mer grondaient avec un bruit sourd et la marée descendante déferlait lentement. Seul, le vent continuait à souffler, vif et piquant : on entendait au loin ses rugissements dans la Vallée-Noire où au-dessus de la cascade de Derryncuniby. Enfin la lune brillait au ciel, elle jetait sa lumière douce et pénétrante sur les flancs des montagnes et ses rayons y produisaient de merveilleux effets de lumière. Grâce à cette clarté, on pouvait apercevoir les branches des pins se tordre sous la rafale, s'abaisser et se relever tour à tour, et quelquefois se briser et tomber à terre avec un bruit sec. Les mouettes essayaient, dans un rayon, de pêcher les poissons qui revenaient à la surface de la mer, et on les voyait, posées sur une roche, le cou tendu en avant, épier leur proie

au passage, se jeter sur elle en poussant un cri et remonter ensuite en la tenant dans leur bec.

Le vieux prêtre jeta un long regard autour de lui, puis, enfonçant son chapeau sur sa tête, il aspira fortement la brise de mer qui le frappait au visage.

Il traversa d'abord le jardin du cottage. Les fleurs d'Ellen étaient fermées, et les fougères qui croissaient sur les murs et d'où venait le nom de la maison, Fern-Cottage, tremblaient au vent comme les feuilles de saule. Le curé ouvrit la barrière qui fermait le jardin, et il se trouva dans un sentier qui conduisait au village.

Des pins le bordaient de temps à autre, et leurs aiguilles mortes, tombant sur le sol, y avaient formé un tapis qui criait sous le pied ; leurs ombres, qui prennent des formes si fantastiques au clair de la lune, se dressaient comme de grands bras tordus, et changeaient constamment d'aspect.

Le curé de Dumborough, qui connaissait le chemin de longue date, marchait sans regarder devant lui, et ses souliers à boucles se posaient avec sûreté sur le sentier que la pluie avait rendu glissant. Ses grands pas le rapprochaient vite de son but ; il allait, le corps un peu penché en avant, la tête baissée, et ses cheveux d'un gris d'argent voltigeaient autour de sa tête. Il avait les traits accentués et forts ; ses grands yeux bleus, creusés au fond de sourcils épais et rudes, avaient une expression de douceur évangélique qui appelait la sympathie ; son front était élevé, son nez long et assez large, et sa bouche, très finement dessinée, souriait avec bonté. Il était d'une maigreur excessive ; rude pour lui-même, il ne craignait ni le froid, ni la chaleur, ni la pluie, ni l'orage ; mais quand il s'agissait de ses paroissiens, il trouvait dans son cœur une tendresse de père, et bien souvent on l'avait vu pleurer avec eux, ou aider les pauvres dans leurs travaux. C'était le secret de l'affection profonde que les pêcheurs lui avaient vouée.

En ce moment, le cœur du bon prêtre souffrait pour la pauvre Ellen, et, pendant qu'il marchait en réfléchissant, sa pensée se traduisait de temps à autre par des mots entrecoupés :

“ Pauvre enfant ! . . . Seule au monde ! . . . et si jeune ! . . . quels dangers autour d'elle ! . . . ”

Et il continuait sa route à grands pas.

Puis il reprenait en poursuivant sa pensée :

“ Que va-t-elle devenir ? . . . Sa mère n'était pas riche . . . elle n'a aucun parent . . . ”

Et pendant qu'il descendait et remontait dans son esprit toute la ligne des O'Connell et des Mac-Gaway avec leurs branches collatérales dont il avait si souvent entendu parler au Fern-Cottage, il cherchait s'il n'en restait pas un seul de vivant.

Il arriva ainsi aux premières maisons de Dumborough : son regard se fixa un instant sur les chaumières où dormaient ceux qu'il appelait ses enfants, puis le pasteur s'arrêta devant la porte de son humble presbytère, fouilla dans sa poche pour y trouver la clef et franchit le seuil en poussant un soupir.

*(A suivre.)*

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

	PAGE
Conseil d'Assiniboia.—L. A. PRUD'HOMME.....	493
Convention de Nashua.—F. X. CH.....	79, 112
Danton.—A. DE B.....	246
De quelques coutumes notariales.—J. EDMOND ROY.....	126, 184, 215
Femme de bon sens et bien instruite. (La)—A. de B.....	536
Garcia Moreno.—R. P. B.....	469, 481
Journalistes Jacobins.—A. DE B.....	396
L'action malsaine du roman.—HENRI NOISEUX.....	63
L'esclavage et l'Eglise.—L. LORRAIN.....	51
L'œuvre de la femme en Canada.—***.....	267
L'oiseau captif (Poésie).—CHARLES GAUVREAU.....	145
L'ordre du monde physique.—D. L. DE SAINT-ELLIER.....	439, 510
La charité et son œuvre.—E***.....	133
Le chevalier d'Iberville.—L. GOUGEON.....	32
Le comte de Mun.—RENÉ.....	44
Lé curé Montonen de la Rue.—J. EDMOND ROY.....	289
Le mal de terre.—N. E. DIONNE.....	205
Le premier vapeur océanique.—EUGÈNE ROUILLARD.....	74
Le vieux curé (Poésie) —ADOLPHE POISSON.....	97
Législation et admistration de la justice etc.—L. A. PRUD'HOMME.....	70, 121, 229, 369
Les beautés de la nature —A. S.....	241
Les bourgeois de la Cie. du Nord-Ouest.—ERNEST GAGNON.....	433
Les lieutenants-gouverneurs de Gaspé.—N. E. DIONNE.....	100
Les Pins (Poésie).—G. DESAULNIERS.....	410
Les premiers almanachs canadiens.—EUGÈNE ROUILLARD.....	317, 411, 458
Mandement sur le droit de suffrage.—MGR FREPPEL.....	193
Marat.—A. DE B.....	158
Méditation poétique (Poésie).—M. DESJARDINS.....	49
Mémoire sur le P. Marquette.—J. VIGER.....	385, 446
Mgr Antoine Racine.—J. H. CHARLAND.....	59
Mgr Louis Nazaire Bégin —J. H. CHARLAND.....	152
Noël, (Nouvelle).—.....	557
Notes sur " Les crimes de la plume."—VIOLA.....	293
Olier, M.—André B.....	529
Panégyrique des B. Berchmans Rodriguez et Claver.—MGR FREPPEL.....	5
Par droit chemin (Poésie).—PAMPHILE LEMAY.....	18
Parallèle entre les comtes de la Galisbonnière et Dufferin.—J. M. LEMOINE.....	297
Pasteur, Louis.—MICHEL F. C.....	552
Petite nièce d O'Connell (La).....	584
Plaisirs de l'étude.—ALPHONSE GAGNON.....	307, 359
Pourquoi je vais pleurant (Poésie).—CH. A. GAUVREAU.....	30
Revue Européenne.—J. H. C.....	286
Robespierre.—A. DE B.....	337
Rose-Marie.—V. H.....	86, 140, 237, 283, 327, 379, 425

	PAGE
Sir Frederick Haldimand.—LUCIEN HUOT.....	155
Statues à l'horizon.—CHS. M. DUCHARME.....	147
Un document historique.—J. EDMOND ROY.....	271
Une règle du syllogisme.—ARISTOTELICUS.....	520
Une visite du nouvel an —CHS. M. DUCHARME.....	23

## BIBLIOGRAPHIES.

Analyse de l'histoire de l'Église de Darras.—CHS DE CASTELMAR.....	526
Annuaire du Sacré-Cœur pour 1889 —R. P. NOUIN, S. J.....	48
Au pays des Castes —R. P. STEPHEN COUBÉ, S. J.....	432
Code de l'Instruction Publique.—PAUL DE CAZES.....	334
Coups de crayon.—M. L'ABBÉ F. A. BAILLAIRGÉ.....	288
Fête nationale des Canadiens-français, 1880 —H. J. J. B. CHOUINARD.....	335
Histoire de Longueuil.—ALEX. JODOIN ET J. L. VINCENT.....	333
L'enseignement primaire etc.—C. J. MAGNAN.....	288
L'ordre du monde physique etc.—D. L. DE SAINT-ELLIER.....	431
L'Outaouais supérieur.—ARTHUR BUIES.....	334
Le droit et les faits économiques —A. BÉCHAUX.....	288
Le siège du fort St. Jean.—LUCIEN HUOT.....	96
Les bourgeois de la Cie. du Nord-Ouest.—L. R. MASSON.....	333
Les héroïnes de la Nouvelle-France.—JAMES MCPHERSON LEMOINE.....	48
M. Flavien Martineau, esquisse biographique.....	432
Manuel de droit Parlementaire.—P. B. MIGNAULT.....	95
Mémoires et comptes-rendus de la Société Royale du Canada, Tome VI.....	335
Mgr Provencher etc.—L'ABBÉ G. DUGAS.....	96
Notice historique sur la Compagnie de Jésus au Canada.....	288
Prœlectiones philosophicæ.—G. LAHOUSSE, S. J.....	526
Résumé des travaux de la Convention de Nashua.—R. P. CHOUINARD, C. S. V..	48
Ris et Croquis.—CHS. M. DUCHARME.....	96
Souvenir de feu Mgr. Alex. Macdonell.....	95
Traité élémentaire d'hygiène privée.—DR J. DESROCHES.....	48
Trois empereurs d'Allemagne.—F. LAVISSE.....	527
Une colonie féodale en Amérique.—A RAMEAU.....	335
Vie du P. Louis della Vagna.—H. F. MCINTOSH.....	48